

4

LE

CULTE DE LA MODE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

PAR

la P.^o de L. ***

NAPLES

IMPRIMERIE DE JANVIER FABRICATORE

Place Plébiscite à côté l'Eglise de la Croix

1868

M. D. A.



7433

14

LE
CULTE DE LA MODE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

PAR

la P.^{de} de L.***



NAPLES

IMPRIMERIE DE JANVIER FABRICATORE

Place Pièscite à côté l'Église de la Croix

1868

PERSONNAGES

LA MARQUISE DE CÉRAN

LÉONIE, sa fille

HÉLÈNE, sa nièce

LA COMTESSE D'OLCY

JULIENNE, femme de chambre de la Marquise.

LE CHEVALIER DE CÉRAN, beau frère de la Marquise

RODOLPHE DE KERLAY, seigneur breton, prétendu de Léonie

LE VICOMTE CHARLES DE SASSY, jeune diplomate.

LE BARON D'ESPAR (Lion)

LE PRINCE DE TITIKOFF, seigneur russe.

GERMAIN, domestique de la Marquise.

La scène se passe à Paris

Le théâtre représente un petit salon chez la Marquise de Cérans : porte au fond ; deux consoles ; à droite et à gauche deux guéridons où l'on devra poser les livres et les brochures, qui se trouvent en désordre sur les consoles.

LE CULTE DE LA MODE

ACTE I.^{er}

Scène Première

JULIENNE, GERMAIN.

Julienne. Tandis que tout le monde dort encore dans l'hôtel, aidez-moi, M.^r Germain à mettre un peu d'ordre dans ce petit salon.

Germain. Ce n'est pas une petite affaire, M.^{lle} Julienne ; il y a tant de choses qu'on s'embrouille ; et puis Mad.^e la Marquise de Céran, notre maîtresse, est si difficile !

Julienne. C'est pour cela qu'elle a confié ce salon à mes soins ; car il faut un certain discernement pour bien placer tous ces livres, tous ces *albums*, toutes ces porcelaines et les mille co-lifichets que la mode invente. Ces choses-là paraissent insignifiantes, cependant elles ont toutes une grande importance dans l'ensemble : ce n'est pas sans intelligence qu'on peut comprendre ça, et sans me vanter. . . .

Germain. Oh ! Mademoiselle Julienne, on sait bien que vous êtes une fille d'esprit !

*

Julienne. Vous me flattez, M.^r Germain. . . . Par exemple ; où mettriez-vous ces livres ?

Germain. Montrant la table à droite Ici , puisqu' il y a de la place.

Julienne. Allons donc ; vous n' y entendez rien: ce sont des livres sérieux; mettez-les là, sur cette table, (montrant la table à gauche) c' est le coin des savants ; Mad.^e ne veut pas ces Messieurs trop près d' elle ; elle dit qu' ils écrasent la conversation. Il en faut cependant dans un salon à la mode; toutes les célébrités sont nécessaires. Maintenant donnez-moi les *Revue*s et les *Journaux*: pour cela c' est différent; tout près de Madame ; c' est le coin de la Diplomatie; par conséquent le centre de la conversation: nous embrassons d' ici tous les salons de l' Europe. Les brochures et les caricatures à la portée de tout le monde. (Elle en distribue sur toutes les tables) Que d' esprit dans toutes ces écritures et tous ces dessins ! Je crois que c' est depuis qu' on en met tant en étalage, que la Société ne se donne plus la peine d' en avoir; c' est plus commode, on l' achète tout fait.

Germain. Que de belles choses que vous savez , Mad.^{lle} Julienne ! où avez-vous appris tout cela ?

Julienne. Montrant le coin des savants Ici, en servant le thé le soir, j' entends tout ce qu' on dit; j' en fais mon profit. C' est ce côté là surtout qui me fournit les plus belles choses: des mots ma-

gnifiques ! (Elle regarde Germain avec un air de supériorité) mais je ne les emploie pas avec tout le monde. . . Allons, prenez donc les fleurs : vous savez bien qu'il en faut partout. (Germain sort pour prendre les fleurs). Madame ne peut s'en passer ; quoi qu'elles lui attaquent les nerfs, à la faire évanouir, il en faut cependant ici plus que partout ailleurs.

Germain. Rentre portant plusieurs bouquets de fleurs que lui et Julienne placent dans les vases de porcelaine qui sont sur les consoles. Tenez, les voilà : comme ça sent bon . . . mais aussi quelquefois c'est si fort que la tête vous tourne quand on entre ici : je ne sais pas comment Madame peut y tenir.

Julienne. Et la mode , Monsieur Germain , et la mode ! — Ce petit salon a vraiment l'air d'un temple : ça doit être cependant joli de jouer la Divinité sur ce bon fauteuil.

Germain. Essayez-en donc un peu , Mademoiselle Julienne, voyons comme ça vous va.

Julienne. Que dites-vous ! je n'oserais.

Germain. Allons, personne ne vous voit.

Julienne. Ce ne sera que pour un instant. (Elle s'assied) Oh ! comme on est bien ! la mode a du bon ; Madame n' a pas si tort. (apercevant sur la table les tablettes de la Marquise) Tiens, voilà ce petit livre où Madame écrit toujours lorsqu'elle attend du monde, et qu'elle cache avec tant de soin ; il est tout ouvert ; elle l'aura oublié.

Germain. Lisez-y donc, Mad.^{lle} Julienne ; ça doit être curieux ce que Madame écrit ; ce n'est pas indiscret puisque ce n'est pas vous qui l'avez ouvert.

Julienne. Vous croyez ? . . . Enfin , ce n'est pas moi , c'est vous qui le voulez. (Elle se lève et lit)
 « Jeudi 22 - C'était hier. — « 18 personnes à dîner : le Marquis, la Marquise ; le Baron, le Commandeur, etc. etc. » — C'est la liste des invités (continuant) « Ne pas oublier de vanter
 « l'équipage et les diamants de la Comtesse :
 « ça la flatte ».

Germain. Qu'est-ce que ça veut dire ? Est-ce que ce sont des instructions qu'elle se donne à elle-même ?

Julienne. Il y paraît. (Elle reprend la lecture) « Elle réussit beaucoup dans le monde : il faut la soigner. On lui reproche des dépenses folles ;
 « mais il est impossible de se ruiner avec plus
 « de bon goût : d'ailleurs le luxe est nécessaire : il fait vivre tant de monde » — Quelle humanité !

Germain. Oh, c'est que Mad.^e est très charitable ! Elle a raison ; il est juste que les riches se ruinent pour enrichir les pauvres.

Julienne. d'un ton capable Le désordre, Monsieur Germain, n'a jamais fait de bien à personne ; il fait contracter des dettes qu'on ne paie pas, et avec la ruine de celui qui les fait, il entraîne

celle de bien des familles innocentes. — Mais continuons. — « Parler au commandeur de sa parenté ; il en est si fier ! quoiqu'il ne soit qu'un parvenu , il est cependant allié aux plus grandes maisons de France ; fort en faveur à la cour. . . Il est toujours beau de tenir à la noblesse, c'est signe qu'on a du sang généreux dans les veines ; d'ailleurs le commandeur est très convenable ».

Germain. Quoi ? c'est ce gros Monsieur qui dit toujours (grossissant la voix) mes aïeux, mes ancêtres, le château de mes pères.

Julienne. Riant Oui, oui, ses aïeux postiches. (Reprenant la lecture) — « Faire valoir les bous mots du marquis. . . exalter les vertus de la Baronne. . . »

Germain. Quoi ! celle qui vient toujours avec ce grand brun ?

Julienne. Eh, oui.

Germain. C'est singulier, Je ne croyais pas tant à sa vertu, et je m'étonne que Madame, qui a des principes si sévères. . .

Julienne. Et c'est précisément parce qu'elle a des principes, qu'elle découvre toujours quelque vertu cachée aux personnes qui sont à la mode ; sans cela comment justifier son engoûment ?

Germain. Comme vous êtes fine de deviner tout ça !

Julienne. L'habitude, Monsieur Germain, l'habitude : pour peu qu'on ait du tact. . .

*

Germain. C'est qu'il est très amusant ce petit livre de Madame ; voyons s'il y a autre chose.

Julienne. Parcourant « M.^r de... M.^r de... Hélène !

Germain. Comment, il y en a aussi pour Mad.^{lle}

Hélène ! voyons, voyons : cette chère demoiselle !

Julienne. « Hélène avait l'air souffrant hier ; elle

« n'assistera pas au dîner ; Je ne veux pas

« qu'elle se fatigue ».

Germain. Où a-t-elle donc pris qu'elle était souffrante ; elle ne fut jamais ni plus jolie, ni plus fraîche !

Julienne. continuant « Il faut la soigner cette chère

« enfant : un dîner d'étiquette, ça la fatigue-

« rait ».—Oh ! par exemple, voilà qui est fort !

pour se débarrasser de sa nièce, elle fait semblant de la croire malade.

Germain. Eh, Eh ! Je comprends un peu ; une nièce orpheline et sans fortune qui vient de sa province, ça ne flatte pas.

Julienne. C'est donc ça que Mad.^{lle} Hélène me disait hier en riant : sais-tu, Julienne, que ma tante à force de vouloir me soigner, finira par ne plus me faire sortir de ma chambre.

Germain. C'est bien vrai qu'on ne la mène jamais nulle part ; pas même à la promenade.

Julienne. Et Madame dit toujours : laissons Hélène à sa musique, à sa peinture ; je vois que ça la contrarie de sortir (elle prend une petite voix) n'est-ce pas, ma petite ? — Mais point du tout, ma

tante. Non, mon enfant, je le vois, vous ne sortiriez que par complaisance. — Mais ma tante . . . non, non, adieu, Hélène; Adieu, ma petite.

Germain. Oh, c'est bien cela; c'est bien sa petite voix la plus douce. (Riant) que vous êtes drôle, Mad.^{lle} Julienne! — Cependant Madame n'a pas si tort: si l'on montrait trop Mad.^{lle} Hélène auprès de Mad.^{lle} Léonie, la fille de Madame, peut être qu'on ne trouverait plus Mad.^{lle} Léonie si jolie.

Julienne. Oh bien certainement. — Mais j'entends le bruit d'une voiture dans la cour; qui peut venir si matin?

Germain. Je vais voir: (Tandis qu'il s'approche de la fenêtre, Julienne remet les tablettes à leur place) Tiens, tiens, c'est M.^r le Chevalier de Céran qui arrive.

Julienne. Oh! que j'en suis bien aise! Courez, Monsieur Germain, vous aiderez à décharger la voiture (Germain sort).

Scène II.

JULIENNE, ensuite le CHEVALIER DE CÉRAN.

Julienne. C'est que voilà près d'un an qu'il était parti, ce bon Monsieur de Céran. Comme Mad.^{lle} Hélène va être heureuse! (Elle va au devant du chevalier qui entre) Que je suis donc contente, M.^r le Chevalier!

Le Chevalier. Et moi donc , ma bonne Julienne ! j'étais bien impatient de revenir, et si les affaires qui m'ont retenu si long-temps n'eussent pas été celles de ma chère Hélène, la fille de ma pauvre soeur, je crois que je les aurais abandonnées ; heureusement que tout est terminé , et me voilà de nouveau parmi vous.— Eh bien, conte-moi donc un peu ce qui s'est passé ici, durant mon absence.

Julienne. Je pense que Mad.^e la Marquise a dû vous tenir au courant.

Le Chevalier. Oui, ma belle-sœur m'a écrit assez régulièrement ; mais les lettres peuvent-elles suffir, lorsqu'on a des intérêts si chers ! celles de ma belle-sœur surtout ; Elle représente trop les choses d'après ses vues particulières : j'aurais eu besoin d'un historien plus impartial.

Julienne. Vous savez sans doute que M.^r le Marquis de Cérans, votre frère est parti depuis une semaine pour Pétersbourg, chargé d'une mission importante : que M.^r Rodolphe de Kerlay, le prétendu de Mad.^{lle} Léonie est ici, et que M.^r le Marquis, en partant, a laissé à Madame, tout le soin de ce mariage.

Le Chevalier. Oui , Cette union projetée par mon frère et M.^r de Kerlay père, dès l'enfance de ma nièce, Léonie, et de Rodolphe. Ils ne s'étaient pas vus depuis qu'ils ont grandi ; crois-tu qu'ils se conviennent ?

Julienne. Je ne sais trop, Monsieur; il n'y a d'ailleurs que peu de jours que M.^r Rodolphe est ici : — Madame dit que jamais couple ne fut mieux assorti : ils sont très bien sans doute ; cependant il me semble. . . .

Le Chevalier. Il te semble, quoi ?

Julienne. Il me semble . . . C'est assez difficile à expliquer.

Le Chevalier. Dis toujours.

Julienne. Enfin, peut-être qu'ils se plaisent ; mais je crois qu'ils ne s'entendent pas.

Le Chevalier. Non, tu ne l'expliques pas trop mal, ça se comprend ; au reste, nous verrons cela ; d'ailleurs, c'est une affaire qui ne regarde que ma belle-sœur. Rodolphe est un jeune homme distingué sous tous les rapports, et Léonie est si bien élevée qu'ils ne pourront être malheureux. Mais parle-moi donc un peu de ce qui m'intéresse davantage, de ma chère Hélène : — que fait-elle ? comment la traite-t-on ici ? S'y trouve-t-elle bien ?

Julienne. à part La langue me démange de parler du petit livre — Mais, silence.

Le Chevalier. Que dis-tu ?

Julienne. Je dis que Madame et Mademoiselle ont des égards pour elle ; mais vous savez que le monde prend presque tout leur temps, ce qui fait qu'elles n'en ont pas beaucoup à donner à Mad.^{lle} Hélène. Cependant elle ne s'ennuie

pas ; elle est toujours occupée et sait très bien supporter la solitude , et même si quelquefois elle est restée au salon, les soirs où l'on reçoit , elle n'a pas eu l'air de s'y amuser beaucoup.

Le Chevalier. Cela m'étonne : Elle a de l'esprit, de la gaité , et même un grand talent d'observation , ce qui devrait lui faire trouver de l'agrément dans la société. Il est vrai qu'il y a peu de temps qu'elle a perdu sa mère ; elle est peut-être encore trop pénétrée de sa douleur , pour goûter les plaisirs du monde. — Mais, va l'appeler ; Je suis étonné de ne l'avoir pas encore vue.

Julienne. C'est qu'elle ne sait pas que vous êtes ici ; sans cela . . . Mais on vient, c'est elle sans doute ; Je vous laisse pour aller à mon ouvrage
(En allant vers la porte, elle rencontre Hélène).

Scène III.

LE CHEVALIER, HÉLÈNE et JULIENNE qui sort.

Julienne. Venez donc, Mademoiselle, venez donc ; vous ne savez pas ? M.^r Le Chevalier. . .

Hélène. En courant, à Julienne qui sort Je le sais, je le sais ! — Mon oncle, mon bon oncle ! (Elle se jette dans ses bras). Quel bonheur de vous revoir ! — Avec quelle impatience je vous attendais !

Le Chevalier. Je comptais les moments comme toi...

Sais-tu qu'il y a dix grands mois que nous nous sommes séparés ; car , je partis peu de temps après ton arrivée ici.

Hélène. Mon bon oncle ! . . . le temps m'a paru bien long, et combien j' ai regretté d'être la cause de votre absence: — je sais que vous n'aimez guère la province.

Le Chevalier. J' avoue qu' elle n' a aucun charme pour moi , mais il s' agissait de tes intérêts ; cette pensée m' a soutenu. — Tes affaires sont enfin terminées, pas aussi avantageusement que je l' aurais désiré ; cependant tu as sauvé quelque chose du naufrage, et tous les Créanciers de ton malheureux père sont payés.

Hélène. Oh ! mon oncle, que de reconnaissance ne vous dois-je pas ! — Grand Dieu, je te remercie ! Et toi, mon père, réjouis-toi du haut des Cieux ; ton malheur n' a entraîné celui de personne et tu n' auras jamais fait répandre d' autres larmes que celles de la reconnaissance ! Oh ! oui ; rassure-toi, ame bienheureuse, ton honneur est sauvé et ta mémoire est sans tache ! (Elle prend les mains de son oncle qu' elle presse dans les siennes). Mon bon oncle !

Le Chevalier. Allons, calme-toi : la vente de toutes vos propriétés avec le recouvrement de quelques crédits, ont entièrement couvert les dettes ; il te reste même un petit revenu de douze cent francs.

Hélène. Mais me voilà riche.

Le Chevalier. Riche ! ma pauvre enfant ; mais c' est à peine de quoi fournir à ta toilette.

Hélène. Que dites-vous ? c' est énorme et j' y vois bien de quoi fournir à tous mes besoins.

Le Chevalier. Ah ! Hélène, tu n' as pas encore connu la gêne.

Hélène. Non sans doute, puisque depuis la mort de mes parents vous ne m' avez laissé manquer de rien ; mais on m' a enseigné de bonne heure que la modération est la véritable richesse. Croyez-vous donc que nous ayons tant de besoins ?... Ce qui passe le nécessaire n' est-ce pas à notre vanité que nous le donnons ?

Le Chevalier. C' est selon. Je sais bien que tu ne demanderas pas ton bonheur aux jouissances matérielles ; cependant il ne faut pas trop les mépriser, et je croirais avoir bien peu fait pour toi, si je ne t' avais assuré que le petit revenu dont je viens de te parler.

Hélène. Quoi encore, mon oncle ?

Le Chevalier. Quoi donc ? . . . mais c' est un mari que je vais te proposer.

Hélène. Un mari ! (riant) Oh ! c' est charmant ! un mari que vous avez été me chercher en Bretagne.

Le Chevalier. Ne ris pas, c' est très sérieux.

Hélène. Voyons, je tâcherai : Je vous avoue cependant que cette idée de m' improviser un mari me met en gaité.

Le Chevalier. Ecoute-moi donc un moment: Tu dois te souvenir d'un certain M.^r de Lestour de Nantes qui se trouve maintenant sous-préfet.

Hélène. Quoi ! cet homme si administratif, si positif ! Eh bien, est-ce que ce serait lui ?

Le Chevalier. Lui-même; il a su t'apprécier et me demande ta main.

Hélène. Je suis en vérité très reconnaissante, cependant. . .

Le Chevalier. Je comprends ton observation : ce n'est pas un jeune homme; mais tu es si raisonnable ! . . . d'ailleurs, dans ta position tu as besoin d'un appui, d'un guide.

Hélène. Gaiement D'abord, mon cher oncle, puisque vous me croyez si raisonnable, un guide ne m'est pas nécessaire; je puis très bien me servir de ma propre raison, sans recourir à celle des autres. Mais parlons sérieusement puisque vous le voulez. Croyez bien que l'âge ne serait pas un obstacle pour moi ; Je m'en accommoderais, car, la frivolité m'est tellement odieuse que j'ai presque peur de la jeunesse : cependant, quoique fort estimable, M.^r de Lestour est par trop ennuyeux ; c'est un esprit étroit, qui n'a rien d'aimable : d'une raideur qui vous glace : comment pourrions-nous nous entendre ?

Le Chevalier. Le mariage arrange tout cela ; on se modifie par l'habitude de vivre ensemble, et les personnes qui semblent le moins se con-

venir, sont celles qui finissent par le mieux s'entendre. Tu lui communiqueras un peu de ton esprit et tu prendras de lui la gravité qui te manque.

Hélène. Voilà toujours ce qu'on dit quand on arrange un mauvais mariage. Je ne me marierai ni pour une voiture, ni pour des diamants; mais pour avoir un ami, un protecteur; et, bien que je me sente assez d'énergie pour me suffir à moi-même dans la solitude, je ne saurais conserver cette indépendance de caractère dans le mariage. Mon bonheur sera donc d'estimer, de respecter celui qui me sera destiné; de conformer mes goûts, mes sentiments aux siens; vous comprenez alors que pour ne pas lui faire de trop grands sacrifices, il faudra bien trouver avant tout, qu'il pense et sente un peu comme moi.

Le Chevalier. Hélène, vous êtes romanesque.

Hélène. Vous appelez cela du romanesque! pour moi; Je crois au contraire, que c'est du vrai. Il est cependant singulier d'entendre accuser de romanticisme les personnes qui aimeraient le plus à vivre dans la simplicité et la modération: la société a tellement retourné notre esprit, que ce qui est dans l'ordre et les lois de la nature, nous paraît factice; tandis que nous ne trouvons de vrai, que tout ce qui nous en éloigne. Vous direz que je me singularise,

cependant je ne sacrifierai pas, par une union mal assortie, le bonheur intérieur que me donne cette manière de sentir. Voilà pourquoi je refuse vos honorables propositions. (Gaiement en faisant la révérence avec affectation).

Le Chevalier. Allons, nous verrons cela ; nous en reparlerons, mais il faut bien que j'entre chez ta tante ; j'ai déjà trop tardé.

Hélène. Je l'entends qui vient avec Léonie.

Scène IV.

LA MARQUISE DE CÉRAN, LÉONIE, *les précédents.*

La Marquise. Soyez le bien venu, Mon cher chevalier ; comment ne m'avez-vous pas fait avertir tout de suite de votre arrivée ?

(Le Chevalier serre la main de la Marquise).

Le Chevalier. Je n'ai pas voulu vous déranger. Je vois avec joie que vous êtes encore plus florissante que lorsque je vous ai quittée. Et ma chère Léonie ! (il l'embrasse) elle est encore embellie.

Léonie. C'est la joie de vous revoir qui m'anime : nous avons beaucoup désiré votre retour.

Le Chevalier. Pas plus que moi, ma chère ; j'étais bien impatient de vous faire mon compliment ; car il paraît. . .

La Marquise. Il interrompt vivement Vous devez être fatigué, Chevalier, ne voudriez-vous pas prendre un peu de repos ?

Le Chevalier. Le plaisir de me trouver au milieu de vous ne me permet plus de sentir la fatigue du voyage.

La Marquise. Nous avons un bal ce soir; j'espère que vous en serez.

Le Chevalier. Certainement. Je serai charmé d'y revoir mes anciennes connaissances, et d'en former de nouvelles: Léonie n'aura-t-elle pas quelqu'un à me présenter.

Léonie. avec embarras Je ne sais mon oncle. . .

La Marquise. C'est moi, mon frère qui vous présenterai nos nouveaux amis: M.^r de Kerlay, que nous avons ici depuis quelques jours, sera charmé de faire votre connaissance.

Le Chevalier. Et moi très heureux d'obtenir son amitié.

Léonie. Maman, Hélène désire voir ma toilette de bal; si vous permettez je vais la lui montrer.

La Marquise. Allez, mes enfans.

Le Chevalier. Est-ce qu'Hélène ne serait pas de la fête?

La Marquise. Je pense qu'elle s'y ennuerait: je n'ai pas voulu la contraindre; n'est-ce pas Hélène que vous n'aimez pas beaucoup le grand monde?

Hélène. Je ne m'y suis jamais trouvée, ma tante, et par conséquent. . .

La Marquise. Sans doute; vous l'avez toujours évité.

Hélène. Madame . . .

La Marquise. Oui, oui, je m'en suis bien aperçue,
et je ne voudrais pas vous contrarier.

Le Chevalier. Oh j'espère que pour ce soir, elle
me fera ce sacrifice; Je veux la voir danser.
N'est-ce pas, Hélène, que tu auras cette com-
plaisance pour moi ?

Hélène. Je ferai ce que vous voudrez, mon oncle.

La Marquise. Vous voyez bien que vous la con-
trariez !

Hélène. D'un ton un peu sec Pardonnez-moi, Madame,
je ne serai jamais contrariée toutes les fois que
je pourrai faire quelque chose qui soit agréa-
ble à mon oncle. (Elle se dispose à sortir avec Léonie).

Le Chevalier. L'arrêtant Ne t'inquiète pas de ta toi-
lette, c'est moi qui m'en charge.

Scène V.

LE CHEVALIER, LA MARQUISE.

Le Chevalier. Puisque nous voilà seuls, dites-moi
donc un peu à quoi en est le mariage de ma
nièce ? j'ai cru apercevoir quelques nuages sur
sa physionomie.

La Marquise. Point du tout, vous vous trompez ;
elle est fort contente : c'est qu'il ne lui con-
vient pas d'en parler encore : et puis une jeune
personne éprouve toujours un peu d'embarras
lorsqu'on lui parle de mariage.

*

Le Chevalier. J'aurais attribué cet embarras à tout autre motif. Le Vicomte de Sassy ne vous avait-il pas demandé sa main ?

La Marquise. Oui, le jeune diplomate; et j'aurais pu la lui accorder sans manquer à M.^r de Kerlay; car nous n'avions pas d'engagement positif. Pour le moment M.^r de Sassy n'est pas riche, quoiqu'il ait de grandes espérances du côté d'un oncle, qui, dit-on, lui laissera toute sa fortune. — Ma fille, sans doute, était faite pour bien le seconder dans la carrière diplomatique : sa grande habitude du monde, son tact, les relations que nous avons à l'étranger; tout la rendait propre à contribuer à son avancement. — Cependant en commençant sans fortune, tous ces avantages devenaient inutiles : Léonie eut toujours été placée au dernier rang, quel qu'eût été le grade de M.^r de Sassy : elle n'en aurait pas souffert pour elle-même; elle a si peu de vanité : elle n'a jamais eu le désir de briller que pour nous faire honneur; mais dans la diplomatie, la considération que donne la richesse est indispensable; le luxe devient un devoir. La fortune qu'attend M.^r de Sassy, ne viendra peut-être que fort tard; je n'ai donc pas voulu hasarder le bonheur de Léonie. Rodolphe de Kerlay s'est présenté; il a rappelé nos anciens projets en exprimant le désir de les voir se réaliser : il est enchanté de Léonie,

et je pense que nous ne tarderons pas à signer les articles.

Le Chevalier. Il me semblait cependant que Léonie recevait avec plaisir les soins de M.^r de Sassy et qu'elle le distinguait : car ses assiduités auprès de vous avaient commencé avant mon départ.

La Marquise. Ma fille le distinguait comme elle distingue toutes les personnes aimables et de bonne compagnie.

Le Chevalier. J' avais cru remarquer quelque chose de plus , et si vous voulez que je vous parle franchement, je pensais que c' était une véritable inclination.

La Marquise. Inclination ! Oh ! Chevalier ; Léonie est trop bien élevée pour avoir une inclination ! elle a trop bon goût pour ne pas comprendre le ridicule que donnent les passions.

Le Chevalier. Je n' ai pas parlé de passion mais d' une certaine préférence.

La Marquise. Je puis vous assurer que pour Léonie tous les hommes sont égaux : elle a assez de moyens pour former un mari. M.^r de Kerralay est d' ailleurs très bien , on ne peut être que flatté de lui appartenir : en adoptant les goûts de ma fille, il perdra quelques idées un peu sentimentales, un peu bourgeoises qui ne sont plus entièrement admises aujourd' hui.

Le Chevalier. Vous avez beau dire, il me semble

qu'un mari tout formé vaut encore mieux qu'un mari à former : c'est plus sûr du moins.

La Marquise. Vous ne calculez pas les avantages de la fortune.

Le Chevalier. Il est vrai que cela aplanit bien des difficultés, et que c'est un grand moyen de se passer d'accord moral. Cependant M.^r de Kerlay n'a-t-il pas l'intention de rester en province ?

La Marquise. Sans doute ; mais ce sont des choses qu'on dit et qu'on n'exécute pas. C'est une de ses premières conditions ; nous l'avons acceptée parce qu'elle ne sera pas tenue. Ce sont des idées philanthropiques qui passeront quand il aura contracté d'autres rapports. — Dans son système il n'admet pas la centralisation, et voudrait voir s'augmenter l'importance et la richesse des provinces ; il voudrait y fixer les grands propriétaires, s'imaginant que c'est un vol qu'ils font aux populations dont ils tirent leur richesse, en venant les dépenser dans la capitale. Ce sont des idées absurdes. Que deviendraient les membres, si le sang généreux ne courait pas se raviver au cœur ?

Le Chevalier. C'est-à-dire qu'en courant si fort au cœur, il peut donner l'apoplexie. Quoique j'aime la vie de Paris par-dessus tout ; dans le fond, je suis un peu de son avis. Au reste,

je pense que tout ce que vous ferez sera bien fait. Je voulais vous faire part d'un projet pour Hélène : il s'agit aussi d'un établissement : nous en reparlerons, car je la vois revenir avec Léonie.

Scène VI.

Les précédents, LÉONIE, HÉLÈNE, JULIENNE,
GERMAIN portant un plateau avec des tasses.

Julienne. Madame ne m'a-t-elle pas dit qu'elle déjeunerait ici ?

La Marquise. Oui, nous ne sommes qu'en famille; vous nous servirez.

(Les demoiselles s'approchent de la Marquise, et Germain et Julienne débarrassent une des tables pour y placer le déjeuner.)

Le Chevalier. Mais à propos, j'oubliais la toilette d'Hélène pour ce soir : Julienne, envoie Lafleur chez Victorine, et fais lui dire que je veux pour ce soir, une de ses plus jolies robes de bal pour Hélène.

Julienne. Elle sera donc du bal ? Oh ! j'en suis bien contente ! et je vais faire exécuter vos ordres à l'instant : je n'aurai jamais donné une commission avec plus de plaisir.

(Un domestique entre et annonce :) M.^r de Kerlay.

La Marquise. Faites entrer (au Chevalier) il vient à propos, je vous le présenterai.

Scène VII.

M.^r DE KERLAY, *les précédents.*

La Marquise à M.^r de Kerlay Je suis heureuse , mon cher Rodolphe, de pouvoir vous faire faire la connaissance de mon beau-frère, le Chevalier de Céran, il est arrivé ce matin à notre grand contentement.

M.^r de Kerlay. J'espère que M.^r le Chevalier voudra bien m'accorder son amitié en faveur de celle qui autrefois unissait nos deux familles ; ces anciens souvenirs ont un grand ascendant sur moi, et je me sens heureux lorsque je puis me rapprocher de tout ce qui porte un nom qui fut si cher à mon père.

Le Chevalier. Serrant la main de M.^r de Kerlay. Je suis touché de ces expressions, M.^r de Kerlay ; croyez que les souvenirs que vous venez d'invoquer sont aussi bien puissants sur mon cœur : vous avez déjà toute mon amitié, et mon plus grand désir est de voir nos deux familles se rapprocher encore par de nouveaux liens.

M.^r de Kerlay. C'est mon vœu le plus cher, Monsieur.

La Marquise. Nous le partageons tous.

M.^r de Kerlay. à la Marquise J'étais venu pour vous prévenir que mon notaire viendra prendre vos ordres demain matin , si vous voulez bien lui donner un moment.

La Marquise. C'est bien, je l'attendrai. Vous allez déjeuner avec nous n'est-ce pas? Je suis bien aise que vous soyez venu de bonne heure; car nous devons, après déjeuner, faire des visites indispensables. (Ils se mettent à table) *Julienne*, servez-nous.

(Pendant le déjeuner Rodolphe aura l'air de causer avec Léonie, auprès de laquelle il sera assis; il regardera de temps en temps *Hélène*).

Le Chevalier. Il doit y avoir bien des nouveautés dans la société depuis mon absence, contez-moi donc un peu ça: vous savez que j'aime assez à être au courant.

Julienne. à part Nous y voilà, au petit livre de Madame.

Le Chevalier. Mad.^e d'Olczy, est-elle toujours à la mode? — Malgré ses folies, vous savez que c'est une de mes passions.

La Marquise. Que dites-vous, on n'a pas plus d'esprit! Et puis une franchise, un naturel . . . Elle est très recherchée.

Léonie. Vous verrez une Comtesse polonaise qui est la plus jolie personne du monde; elle s'habille à ravir, elle a une grâce, un goût . . . tout ce qu'elle porte est charmant.

Hélène. Elle se met peut-être bien, mais il me semble qu'elle est un peu singulière.

Léonie. Tout le monde la trouve charmante: elle est si distinguée!

Hélène. Je ne m'y entends pas, sans doute, car

je me faisais une tout autre idée de la distinction.

La Marquise. Que lui trouvez-vous donc de mal ?

Hélène. Je ne saurais trop dire : il me semble qu'elle hasarde une vivacité, des gentilleses qui passent quelquefois ce que je croyais être les convenances.

La Marquise. D'un ton un peu amer. Vous êtes bien sévère, Hélène ! ce ne sont que de petits enfantillages qui lui vont si bien, qu'on n'a pas la force de les blâmer : ils lui donnent tant de charme ! Ses caprices sont d'ailleurs si innocens ! Elle est remplie de bonnes qualités.

Hélène. Je n'attaquais pas ses vertus, Madame. Je ne parlais que de ses manières.

M.^r de Kerlay. Je suis un peu de l'avis de Mad.^ll^e, je trouve qu'une gaité si remuante et si folâtre n'est pas de bon goût.

Léonie. Mad.^e d'Ornan a aussi de grands succès ; pour celle-là, elle est vraiment charmante.

M.^r de Kerlay. Vous ne direz pas qu'elle soit jolie au moins. (*Hélène rit*)

Julienne. à part C'est la fée Carabosse ; mais vous allez voir qu'elle lui découvrira des beautés cachées ; rien ne lui coûte, quand on est à la mode.

La Marquise. C'est vrai, mais elle a une laideur qui n'est pas du tout désagréable ; elle a au contraire quelque chose d'attrayant ; quelque chose de spirituel . . .

M.^r de Kerlay. Avec intention Vous êtes bien indulgente Madame.

La Marquise. Je ne suis pas seule à la trouver ainsi ; toute la société en raffole.

M.^r de Kerlay. Toute ! quelques lions qui s'en amusent.

Julienne. à part Et ceux qui ont peur de leurs griffes.

M.^r de Kerlay. Votre bonté , Madame , vous fait accepter avec trop d'empressement l'indulgence que la société a pour ses favoris.

La Marquise. Vous conviendrez cependant qu'elle a beaucoup d'esprit.

M.^r de Kerlay. Ce n'est pas le genre d'esprit que je préfère , et je m'étonne qu'il puisse vous être agréable ; car ce n'est pas celui qui règne dans cette maison : vous conviendrez qu'elle n'épargne personne.

Le Chevalier. Ma belle-sœur a un peu la faiblesse d'aimer tout ce qui est à la mode.

La Marquise. On est aussi trop sévère pour les personnes qui ont des succès, si l'on se donne la peine de les étudier un peu, on trouverait toujours quelque chose qui justifie la faveur dont elles jouissent.

Le Chevalier. Cela donnerait trop de peine , ma chère sœur, on ne va dans le monde que pour s'amuser. Mais donnez-moi des nouvelles d'Hortense, cette ancienne compagne de Léonie, a-t-elle des succès dans le monde ?

*

Léonie. Pas trop ; elle s'habille si mal ; ses manières ont quelque chose de si gêné.

La Marquise. Elle a une certaine gaucherie . . . on ne sait qu'en faire dans un salon.

Hélène. Elle a cependant de l'esprit, et puis elle est d'une bonté ! . . .

La Marquise. Comment le savez-vous ?

Hélène. Le soir où je restai au salon, elle vint ici, et se trouvant un peu délaissée, elle voulut bien causer avec moi ; je trouvai sa conversation agréable ; d'ailleurs Julienne, qui la connaît, m'a conté d'elle des traits qui lui ont gagné mon cœur. Elle est un peu embarrassée dans le monde parce qu'elle est très-timide ; si on l'encourageait, je suis certaine qu'elle en ferait l'ornement.

La Marquise. L'esprit indépendant d'Hélène la porte à soutenir tout ce qui n'est pas généralement agréé, et à désapprouver tout ce que le monde estime. Cela vient d'un grand fond de bonté, sans doute ; cependant, j'y trouve une espèce de Don quichotisme qui sied peu à une jeune personne. (Avec un peu de sécheresse) A votre âge, ma chère, on adopte les réputations toute faites, et l'on n'a pas la prétention d'en faire soi-même.

Hélène. Cette prétention est bien loin de ma pensée, Madame ; je n'ai jamais eu la vanité de croire que mon opinion put avoir la moindre

influence. Mais grâce à ma position, qui m'éloigne du monde, je puis conserver cette indépendance d'esprit qui n'est peut-être pas reçue, mais qui me permet au moins, d'apprécier ce qui est estimable et d'aimer ce qui est bon.

Le Chevalier. Ma chère belle-sœur, Hélène est une petite rebelle ; je crains que vous ne puissiez jamais la former.

Hélène. Ma tante m'a donné tant de bons enseignemens, dont je serais heureuse de profiter, qu'elle me pardonnera d'être un peu rebelle à ceux qui pour moi, ont peu d'utilité.

La Marquise. Se lève de table, tout le monde se lève après elle : Elle s'approche ensuite d'Hélène et lui dit d'un ton caressant. Je suis un peu sévère, parce que je voudrais la voir parfaite, cette chère enfant.

M.^r de Kerlay. à Léonie. Madame votre mère veut bien recevoir mon notaire demain ; puis-je espérer que l'affaire qui l'amène ait votre approbation ?

Léonie. La volonté de mes parents est une loi pour moi, Monsieur.

M.^r de Kerlay. Je serais bien malheureux si je ne devais qu'à l'obéissance, un consentement qui me serait bien autrement précieux, s'il était dicté par votre cœur.

Léonie. Je pense que mes parents veulent mon bonheur, ainsi en me conformant à leurs désirs,

je suis le penchant de mon cœur, qui est de ne vouloir tenir ma félicité que d'eux seuls.

M.^r de Kerlay. à part Quelle froideur et quel apprêt !
(regardant Hélène) Quelle différence !

(Il continue à causer avec Léonie. Hélène est occupée, près de la table, à feuilleter les albums. Julien ôte le couvert et la Marquise, qui aura parlé au Chevalier tandis que de Kerlay s'entretenait avec Léonie, dira à haute voix).

La Marquise. Mais c'est un très bon parti : il faut absolument la décider. Savez-vous que M.^r de Lestour peut devenir Préfet ; il a de la fortune : c'est une position superbe. (à part) Quelle bonne occasion de m'en débarrasser.

Le Chevalier. Elle ne veut pas en entendre parler : elle s'est prononcée très clairement.

La Marquise. C'est une folie, il ne faut pas s'en tenir au premier refus des jeunes filles : j'arrangerai cela ; nous ne devons pas sacrifier son avenir à un caprice.

Julienne. à qui un domestique vient de parler, s'adresse à la Marquise. Madame, Victorine vient d'envoyer une de ses ouvrières pour essayer la robe de M.^{lle} Hélène.

La Marquise. à Hélène Allez, ma chère, allez, ne la faites pas attendre ; vous savez que les jours de bals, ces filles sont très-pressées. Suivez-la Julien. (à part) Enfin nous en voilà débarrassés ; je ne sais comment il est venu à l'esprit du Chevalier de la vouloir au bal ! (Hélène et Julien sortent).

Scène VIII.

LA MARQUISE , LÉONIE , LE CHEVALIER
et M.^r DE KERLAY.

Léonie. Se rapprochant de la Marquise Maman, vous oubliez nos visites : il est déjà tard.

La Marquise. En vérité, j'aurais presque envie d'y renoncer.

Léonie. Comment ! et la Princesse de Kunikof qui est dans l'affliction parce qu'on lui écrit de Moskou que la cousine de sa belle-sœur est malade ! elle est si intéressante, si sensible !

M.^r de Kerlay. Je croyais que vous ne la connaissiez que depuis quelques jours et que les malheurs de sa famille ne devaient pas vous intéresser autant.

Léonie. Que dites-vous ! une pauvre étrangère !

La Marquise. Oui, vous avez raison, c'est un devoir d'hospitalité ; allons mettre nos chapeaux, tandis qu'on attellera. A ce soir M.^r de Kerlay. (Elles sortent)

Scène IX.

LE CHEVALIER DE CÉRAN, M.^r DE KERLAY.

Le Chevalier. riant. Ah ! ah ! ah ! c'est bien cela ! ma belle-sœur est d'une tendresse incroyable pour tout ce qui vient de l'étranger.

*

M.^r de Kerlay. Ces dames s'imposent tant d'obligations envers la société, qu'elles ont bien peu de temps à donner à leurs amis: on serait presque jaloux des indifférens !

Le Chevalier. Il est vrai que lorsqu'on est entraîné par le torrent du monde, on est souvent forcé de négliger les siens pour des gens qui n'intéressent guère. Qui ne connaîtrait pas ma belle-sœur de près, croirait que toutes ces frivolités sont l'affaire la plus importante de sa vie.

M.^r de Kerlay. La frivolité ne peut être qu'un moyen pour Mad.^e de Cérans : lorsqu'on veut dominer dans le monde, il faut bien adopter ses faiblesses, et souvent même lui sacrifier ses propres convictions et les penchans les plus naturels du cœur.

Le Chevalier. Pour ce matin je suis bien sûr que ces dames lui font un grand sacrifice en nous quittant.

M.^r de Kerlay. J'en doute, Monsieur ; je crains d'être assez malheureux pour n'avoir inspiré qu'un très médiocre intérêt à Mad.^{lle} votre nièce. Mon désir serait de la rendre heureuse, et si ses sentimens me sont contraires. . .

Le Chevalier. Comment pouvez-vous le supposer ! Léonie est heureuse de se conformer aux désirs de ses parents.

M.^r de Kerlay. Cela ne me suffit pas ; et si je ne suis pas bien assuré de ses sentimens. . .

(Un domestique entre et dit au Chevalier)

Le Domestique. M.^r le Chevalier, le Vicomte de Sassy demande à vous parler.

Le Chevalier. Quoi ! on sait déjà que je suis arrivé !

M.^r de Kerlay. Avec intention. Il y a des personnes qui sont peut-être vivement intéressées à votre retour.

Le Chevalier. Au domestique. Faites entrer dans mon cabinet. (à M.^r de Kerlay) Si vous n'avez pas de projets, attendez-moi, de Kerlay, nous sortirons ensemble.

M.^r de Kerlay. Volontiers.

Le Chevalier. en sortant. Aurait-il des soupçons ? il y a de l'amertume dans ses paroles.

Scène X.

M.^r DE KERLAY *seul.*

Ce M.^r de Sassy ne vient pas sans intention : serait-il cause de l'indifférence de Léonie ? Oh ! je suis bien déterminé à ne pas m'engager davantage, si je ne me vois pas mieux traité. (Il s'approche d'une table, prend un Album, et s'assied). Des vues de Bretagne ! elles sont très bien dessinées. Ah ! voici le Château de Combourg, avec ses tourelles, ses crénaux et les sombres allées de son parc. (Il tourne la feuille) Ici les Rochers, si pleins de gracieux et tendres souvenirs. Ces vues de mon pays me remuent le cœur ! (Après

avoir tourné une autre feuille) Mais quelle est cette belle maison entourée de si beaux jardins ! Et quelle est cette jeune fille dont le teint animé annonce qu'elle vient de courir dans la prairie : ses cheveux tombent en désordre sur son cou ; son chapeau, qu'elle tient à la main, est rempli de fleurs qu'elle vient de cueillir ; il ne peut toutes les contenir ; elles s'en échappent... Une joyeuse troupe d'enfans l'entourent ; on voit qu'ils l'ont aidée dans sa récolte : ils ont encore les mains pleines de marguerites et de giroflées sauvages. Elle leur sourit.—Mais c'est Hélène ! qui peut sourire ainsi ? qui peut avoir ce regard caressant ? . . . C'est elle, je ne me trompe pas. En effet ; je vois au bas de cette page le nom de la propriété de son père.—Qu'on devait être heureux dans ce beau séjour !—C'est elle qui a peint tout cela : c'est son *album*, sans doute. Comme c'est senti ! . . . Quel cœur doit avoir celle qui rend ainsi les beautés de la nature et les joies de la famille ! (Il pose l'*Album*) Laissons cet *album* ; il serait dangereux pour moi de l'observer davantage . . .

Scène XI.

JULIENNE, M.^r DE KERLAY.

(Julienne est entrée pendant les derniers mots qu'a dit M.^r de Kerlay, elle à l'air de chercher quelque chose. M.^r de Kerlay l'apercevant reprend l'Album).

M.^r de Kerlay. à Julienne N'est-ce pas ceci que vous cherchez ?

Julienne. Justement, Monsieur ; c'est l'*album* de la chère demoiselle Hélène ; elle est en train d'y dessiner quelque chose.

M.^r de Kerlay. Vous l'aimez donc bien cette chère demoiselle ?

Julienne. Il faudrait être bien difficile pour ne pas l'aimer : si bonne, si aimable et si douce ! On est toujours content auprès d'elle : si l'on est triste, elle vous console avec tant d'esprit et de si bonnes raisons, qu'elle finit par vous remettre de bonne humeur : si l'on est gai, elle partage votre joie : enfin, Monsieur, il faut l'aimer par force.

M.^r de Kerlay. Tu as raison, elle est adorable. Heureux l'homme qui possédera un tel trésor !

Julienne. Oh ! elle ne pense pas au mariage : elle est pauvre et sait bien. . . .

M.^r de Kerlay. Qu'importe ; — Comment penser à la fortune lorsqu'on la connaît ? . . . Va, rapporte-lui ce livre ; hâte-toi de l'éloigner d'ici, (à part) je ne puis le voir plus long-temps.

Julienne. Monsieur

M.^r de Kerlay. Va, Julienne, ne fais pas attendre ta maîtresse.

Julienne. à part, en s'en allant Qu'est-ce qu'il a ? il a l'air tout troublé (elle sort).

Scène XII.

M.^r DE KERLAY seul, ensuite le CHEVALIER DE CÉRAN.

M.^r de Kerlay. Je ne sais ce que je dis je m'égare cependant mon sort n'est pas encore fixé: c'est ce soir que tout se décide: j'observerai, et si mes soupçons sont fondés. . . Mais c'est une illusion: Léonie n'a pas d'inclination pour le Vicomte: elle est toujours d'une humeur si égale, si sereine. . .

Le Chevalier. Qui entre Enfin, le voilà parti, et je suis à vous.

M.^r de Kerlay. Je suppose que M.^r de Sassy avait quelque affaire bien importante à vous communiquer.

Le Chevalier. Pour Lui, assez: il pensait que je pouvais le servir dans un projet qui l'intéresse; mais j'ai dû m'y refuser.

M.^r de Kerlay. C'est un jeune homme charmant, qui fera son chemin. Il devrait se marier, et choisir une personne qui eût des rapports assez puissants pour le pousser dans sa carrière.

Le Chevalier. Ce serait bien son dessein, et c'est précisément de cela dont il est venu m'entretenir.

M.^r de Kerlay. Vraiment ! — Il ferait le bonheur d'une femme, et quoiqu'il ne soit pas riche, il a de belles espérances du côté de son oncle.

Le Chevalier. Oui, mais l'oncle n'est pas vieux, et se porte à merveille.

M.^r de Kerlay. C'est ce qui vous trompe ; il est miné par une maladie sourde qui ne tardera pas à l'emporter : il la cache avec le plus grand soin, pour n'avoir pas l'ennui d'être entouré de ses héritiers, et de les voir observer avec assiduité les progrès de son mal, compter avec impatience les instants que ses souffrances lui permettront encore de vivre ; cachant leur joie sous cet air de componction et de tristesse qui vous fait mourir un pauvre malade bien avant que le mal n'ait pensé à le tuer.

Le Chevalier. Il est singulier que le Vicomte n'ait pas la moindre idée de cela ; je crains alors qu'il ne soit prévenu par ses collatéraux et que l'héritage ne s'en aille en fumée.

M.^r de Kerlay. Au contraire ; c'est le neveu chéri et le seul qui héritera, parce que c'est le seul qui ne se soit jamais fait voir à son oncle.

Le Chevalier. Quel original ! mais voici ces dames.

Scène XIII.

LA MARQUISE, LÉONIE, *les précédents.*

La Marquise. Je suis heureuse de vous trouver encore ici, Monsieur de Kerlay, et bien fâchée de devoir vous quitter; mais en venant de bonne heure, ce soir, vous nous dédommageriez de ce que nos visites nous font perdre ce matin. Léonie aurait préféré rester; mais nous ne pouvions nous dispenser sans manquer aux convenances.

M.^r de Kerlay. Je n'ose me flatter d'être pour quelque chose dans le désir que mademoiselle aurait eu de ne pas sortir.

La Marquise. Pouvez-vous en douter?—Vous allez nous donner le bras.

(*La Marquise fait avancer Léonie vers M.^r de Kerlay qui lui présente son bras; ils s'acheminent vers la porte: elle prend ensuite le bras du Chevalier.*)

Le Chevalier. à la Marquise. Savez-vous que Charles de Sassy est venu pour me prier d'intercéder en sa faveur.

La Marquise. Impossible, mon frère, impossible.

Le Chevalier. On dit cependant que son oncle ne jouit pas d'une aussi bonne santé que l'on croyait.

La Marquise. Ce sont ses héritiers qui se flattent; je suis bien informée: ne m'en reparlez plus, je vous prie; vous savez que mes déterminations sont inébranlables. (Ils sortent en suivant Léonie et M.^r de Kerlay).

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Scène Première

LA MARQUISE *seule.*

Il faut absolument que je parle à Léonie avant le bal : je n'en suis pas contente : elle est trop réservée, trop froide avec Rodolphe. Le Chevalier n'avait pas tort; Léonie aurait préféré le Vicomte; elle n'accepte M.^r de Kerlay que par obéissance. — Il faut bien me garder de lui laisser pénétrer que j'ai deviné ses sentiments; ça l'encouragerait à m'en faire l'aveu, c'est ce que je dois éviter. Je ne puis balancer entre une position toute faite, une fortune immense, et une carrière à faire, une fortune incertaine!... L'oncle du Vicomte a d'autres neveux, on ne peut pas être bien sûr qu'il dispose entièrement en sa faveur... d'autant plus qu'il n'a guère soigné ce cher oncle. — Je ne puis cependant me dissimuler que Rodolphe, qui paraissait d'abord si enchanté de Léonie, ne se soit de son côté, bien refroidi. Il est pensif; il regarde souvent Hélène; il l'écoute, et ce qui l'avait ébloui dans Léonie au premier moment, s'éteint sous de nouvelles impressions, bien plus dangereuses; car elles ne pourraient être que profondes. Mais j'ai

un moyen d'arrêter les progrès du mal , les projets de mariage du Chevalier me le fournissent. Le bonheur de ma fille avant tout; je ne le lui laisserai pas enlever.

Scène II.

LA MARQUISE, LÉONIE.

Léonie. Vous m'avez dit d'être prête de bonne heure, me voilà, maman.

La Marquise. C'est bien, ma chère enfant, j'avais à vous parler. Je désirerais que vous fussiez un peu plus prévenante envers M.^r de Kerlay: les personnes qui ont beaucoup vécu en province sont plus exigeantes qu'on ne l'est ordinairement dans le grand monde; elles sont habituées à des démonstrations plus vives, plus marquées. — Cette existence sans distraction, leur fait prendre à cœur le moindre incident de leur vie. Paris fera bientôt disparaître tout cela; on y appartient trop à tout le monde, pour tant s'occuper de soi-même. — Je conçois que vous éprouviez quelque embarras à montrer un empressement qui n'est pas de trop bon goût, cependant il le faut: c'est une concession nécessaire. Rodolphe n'a pas l'air content; vous lui avez plu sans doute, maintenant il faut le fixer.

Léonie. Je suis fort embarrassée ; je ne sais trop que lui dire : nous nous connaissons si peu, et nous avons vécu dans des mondes si différents !

La Marquise. C'est vrai , mais quoique Rodolphe n'ait pas l'habitude de la société, il ne manque pas de distinction. Capturez son cœur et vous le formerez.

Léonie. Je crains que ce ne soit difficile. M.^r de Kerlay est sans doute un très grand parti : outre une fortune immense, sa personne est fort estimable ; cependant je vous avoue que je ne me sens aucun penchant pour lui.

La Marquise. Eh bien ; s'il vous aime cela ne suffit-il pas ? N'est-ce pas assez pour le ployer à vos goûts ?

Léonie. C'est possible. Mais je vous avoue qu'au moment de m'engager pour jamais, la pensée d'un long avenir sans amour , sans épanchement , me cause une certaine tristesse. Il me semble que ma vie sera sans couleur.

La Marquise. Quelle folie ! où avez-vous pris toutes ces phrases ? votre romanesque Cousine ne dirait pas mieux. Mais savez-vous qu'en suivant mes avis vous serez adorée, de votre mari ; cela ne vaut-il pas mieux que d'en faire votre idole ? Je suis loin de désirer que vous preniez de l'ascendant sur lui par esprit de domination, ce qui serait très blamable ; vous ne le dirigerez qu'en vue de son bonheur.

Léonie. Je comprends; cependant il me vient quelque fois à la pensée qu'avec un mari que je pourrais aimer, mon cœur aurait aussi pu faire ce dont vous ne voulez charger que ma raison.

La Marquise. Taisez-vous donc, le cœur n'a jamais fait que de mauvais élèves; gardez-vous de le mettre en tiers dans toutes les affaires de votre vie, à moins que vous n'aimiez la dépendance. S'il en est ainsi préparez-vous à suivre M.^r de Kerlay au fond de la Bretagne, renonçant à toutes vos habitudes; renonçant à vos amis; au monde où vous êtes si bien et si recherchée. . . Vous l'aidez à civiliser les populations encore à demi sauvages de la Bretagne, et tandis qu'il formera des écoles d'agriculture, vous apprendrez à tricoter aux petites filles! . . . Allons, Léonie, soyez raisonnable et ne vous condamnez pas par faiblesse, à une existence obscure et sans éclat. Vous aimez le monde; mais c'est presque un devoir dans votre position: ne faut-il pas que les personnes aussi distinguées que vous se mettent en évidence dans le but d'améliorer la société? Vous aimez les hommages; mais être entourée et recherchée, n'est-ce pas le moyen d'être aimée, appréciée par votre mari?

Léonie. Il ne m'appréciera donc que par le suffrage des autres?

La Marquise. Entre apprécier et aimer il y a une grande différence! il pourrait vous estimer beaucoup d'après son propre jugement et fort peu vous aimer. Le prestige du succès est un moyen sûr de captiver l'amour d'un homme. Ce que je vous recommande, c'est le soin de votre toilette : qu'on puisse toujours citer ce que vous portez: les hommes aiment les chiffons plus qu'on ne pense; rien ne les flatte comme d'approcher une femme qui se met avec élégance. Soyez toujours entourée par ce qu'il y a de mieux ; difficile dans le choix de vos relations; évitez avec soin qu'on vous présente des personnes qui ne jouissent pas entièrement de la faveur du monde; rien ne dépare un salon comme ces intrus. Que tous ces soins cependant ne vous empêchent pas de cultiver votre esprit ; car c'est la seule faculté qui soit à nous réellement ; notre cœur n'est que le jouet des autres , et notre intelligence même n'est trop souvent que celui de notre vanité qui appartient à tous ceux qui veulent la tourner à leur profit. Mais l'esprit au contraire est notre préservatif contre les pièges qu'on tend à notre faiblesse. Nous pouvons le dépenser sans crainte : c'est un fond qui ne s'épuise jamais; plus nous lui demandons plus il nous donne ; ses jouissances sont plus durables que celles du cœur et ne nous laissent ni amertume ni regret.

*

Léonie. Je tâcherai de suivre vos conseils.

La Marquise. Occupez-vous de lui; faites-le valoir dans le monde et vous verrez qu'il se trouvera très bien du séjour de Paris; il oubliera ses rêveries philanthropiques. D'ailleurs vous lui ferez entendre qu'il peut satisfaire ici mieux que partout, ses penchants à la bienfaisance : l'humanité souffrante ne lui manquera pas.

Léonie. Oui, l'humanité vicieuse; voilà ce qu'il répond : car nous en avons déjà parlé; il n'est pas pour la bienfaisance moderne, qui, à ce qu'il prétend, s'occupe plus du vicieux que de l'innocent, et c'est, dit-il, cette tendresse philanthropique pour tout ce qui est dépravé qui lui fait détester le séjour de la Capitale.

La Marquise. Ce sont des idées que votre raison modifiera; mais le voilà : courage.

Scène III.

RODOLPHE, *les précédentes.*

La Marquise. à M.^r de Kerlay. Que vous êtes aimable d'être venu de bonne heure; nous vous attendions avec impatience: Léonie a été contrariée toute la matinée à cause de nos visites.

M.^r de Kerlay. Mademoiselle est trop bonne.

La Marquise. En vérité dans de certaines circonstances on aimerait à être seul; à n'avoir pas

à remplir les devoirs qu' impose la société , pour se donner entièrement à l'amitié. J'aurais sans doute préféré passer cette soirée en famille; entre nous; l'employer à cette causerie intime qui est un des grands charmes de la vie ; mais ce bal était inévitable: plusieurs étrangers me sont adressés; j' ai dû leur faire une politesse. On croit que j'aime le monde: hélas! ce n'est qu'un devoir de ma position qui m'y retient. Mon bonheur serait de passer ma vie avec quelques amis, bien intimes; sans gêne , sans faste, sans ennui. . .

M.^r de Kerlay. Mademoiselle Léonie partage-t-elle ces sentiments ?

Léonie. Mes goûts sont ceux de ma mère , Monsieur.

La Marquise. Eh oui, c'est ce que nous disions tout-à-l'heure; nous regrettions vivement de n'avoir pu vous consacrer cette soirée.

M.^r de Kerlay. Je voudrais espérer que celles passées au foyer domestique , au milieu de mes bons Bretons ne seront pas dépourvues d'intérêt pour la femme qui voudra bien partager mon sort; sans vouloir l'éloigner entièrement du monde, j' avoue que mes meilleurs jours seront ceux que je passerai dans ma Bretagne, et mon bonheur sera complet si celle qui m'est destinée ne m'y suit pas avec trop de répugnance.

La Marquise. La campagne a ses charmes: il est vrai que les vôtres sont un peu loin de Paris. Eh bien, on y est peut être mieux; car on n'est pas importuné comme nous le sommes quelquefois à notre terre de Soisy. Léonie se plaignait souvent d'être là plus en ville qu'à la campagne.

Léonie. Il est vrai que souvent nous y avons trop de monde; cependant nous trouvions le temps pour tout. Lorsqu'on sait bien distribuer ses heures, on peut fort bien jouir des agrémens de la société et du bonheur intérieur de la famille: lorsqu'on ne peut réunir ces deux avantages le choix n'est pas douteux: d'ailleurs, le mien sera toujours de me conformer aux désirs des personnes avec qui je devrai passer ma vie.

M.^r de Kerlay. à part. C'est trop de vertu; cela impose trop d'obligations.

Scène IV.

HÉLÈNE, JULIENNE, *les précédents.*

Julienne. Madame, Madame, voyez donc comme Mad.^{lle} Hélène est bien! Quelle jolie toilette!

M.^r de Kerlay. à part. Qu'elle est belle!

La Marquise. à part. Elle arrive toujours mal à propos.
(haut) Pas mal; mais Léonie, je n'ai pas observé la vôtre.

Léonie. Il me semble que ma robe fait assez bien, n'est-ce pas ?

La Marquise. Elle est d'une fraîcheur admirable : elle a une grâce. . . j'espère que vous ne vous assierez pas ; votre toilette perdrait toute sa fraîcheur.

Léonie. Non certainement.

Hélène. à *Julienne* Je suis fâchée maintenant d'être de ce bal ; je m'y trouverai très embarrassée ; personne ne s'occupera de moi et je vais y être bien délaissée ; j'ai presque peur d'entrer dans ce salon.

Julienne. Que dites-vous, on s'empressera de vous faire danser.

Hélène. Tu crois ? — Pour moi j'en doute.

Julienne. Mad.^{me} Léonie vous introduira : (à Léonie) n'est-ce pas, Mademoiselle ; que vous vous occuperez un peu de Mad.^{me} Hélène ; vous lui présenterez des danseurs.

Léonie. Si je le puis ; ce n'est pas si facile : elle n'est pas connue ; je crains qu'elle ne s'ennuie.

La Marquise. Que disiez-vous *Julienne* ?

Julienne. Je priais Mad.^{me} d'encourager Mad.^{me} Hélène qui est un peu embarrassée d'entrer au salon.

La Marquise. Eh bien, Léonie, donnez-lui le bras.

Léonie. Vous voyez bien, Maman, que cela chiffonnerait mes garnitures. ⁽¹⁾

(1) A l'époque où cette Comédie a été écrite les femmes ne portaient pas de Malakoff et pouvaient se donner le bras.

La Marquise. C'est juste.

M.^r de Kerlay. à part Ce trait est dur ; cependant observons encore.

Léonie. Ah quel plaisir ! Voici Madame d'Olczy.

Scène V.

Les précédents, LE CHEVALIER donnant le bras à
MADAME D'OLCY.

M.^e d'Olczy. Eh bien , encore ici ! il y a déjà du monde au salon : nous vous cherchons partout, le chevalier et moi. Voulez-vous donc que ce soit moi qui fasse les honneurs de votre bal ? (apercevant de Kerlay) Ah ! je comprends , vous étiez en famille ; c'est juste.—Voyez donc un peu à quelle heure je suis venue : n'est-ce pas du dévouement ?

Léonie. Vous êtes bien aimable ! C'est bien commencer le bal que de vous voir la première : il sera charmant.

M.^r de Kerlay. à part Elle n'est heureuse qu'avec ces gens-là.

La Marquise. Comment se fait-il qu'on ne m'ait pas avertie que vous étiez au salon ?

M.^e d'Olczy. Ne vous effrayez pas ; il n'y a encore que des personnes de notre entourage.

M.^r de Kerlay. à part Entourage ! je vois ce que c'est : c'est un système planétaire dont elles sont la principale constellation.

M.^e d'Oley. Nous avons voulu voir la salle de bal avant qu'elle ne fut encombrée.— Mais venez donc, Léonie, le Vicomte et le Baron nous attendent pour la première valse: c'est la seule qu'on puisse danser avec agrément; nous serons entre nous: venez, donnez-moi le bras.

(Elle prend le bras de Léonie et après un premier mouvement pour sortir, elle s'arrête pour observer la coiffure de Léonie).

M.^r de Kerlay. à part Il paraît qu'elle a oublié ses garnitures.

M.^e d'Oley. Qui vous a coiffée? vous avez des fleurs charmantes.

Léonie. C'est Plaisir, il m'a dit que vous mettiez des fougères.

M.^e d'Oley. L'horreur! j'ai su qu'il y en aurait plusieurs ce soir; j'ai bien vite changé: d'ailleurs c'est toujours le caprice du moment, qui me décide.

La Marquise. Elle est toujours si bien, cette chère Comtesse, elle a tant de goût! (à part) Ce soir cependant je ne la trouve pas aussi bien coiffée que de coutume.

M.^e d'Oley. au Chevalier Chevalier, je vous rends votre liberté.

Le Chevalier. Je suis donc disgracié?

M.^e d'Oley. Pas entièrement; à plus tard; je ne veux pas vous enlever à vos amis; on vous réclame au salon, et je ne veux pas avoir le remords de vous retenir plus long-temps.

Le Chevalier. Puisque vous le voulez. (Il la salue et entre au salon.)

M.^e d'Olcý. à Léonie. Allons, Léonie. (elles sortent.)

La Marquise. à M.^r de Kerlay. Venez M.^r de Kerlay, je veux vous présenter à quelques unes de nos connaissances. (Elle lui prend le bras, ils s'acheminent).

M.^r de Kerlay. à part regardant Hélène. On la laisse ! quelle dureté !

La Marquise. Julienne, je vous recommande la table à thé. (Ils suivent les autres.)

Scène VI.

JULIENNE, HÉLÈNE.

(Durant le bal Julienne qui doit s'occuper de la table à thé se trouvera sur la scène tout naturellement lorsqu'elle devra prendre part au dialogue.)

Hélène. Tu le vois Julienne ; que te disais-je , il valait mieux ne pas rester : l'orpheline est abandonnée. Ah ! mon père ! . . .

Julienne. Je ne conçois pas cela ; même M.^r le Chevalier !

Hélène. Mon oncle est le meilleur des hommes ; ne l'accuse pas. Il s'est trouvé placé dans le grand monde dès sa plus tendre enfance ; il n'a pas connu les peines du noviciat : c'est son élément ; il lui semble si facile d'y vivre , il y est si à son aise , qu'il serait bien étonné si on lui disait qu'il n'en est pas de même pour tout le monde. Il a pensé à ma toilette ; il croit

avoir tout fait pour me rendre cette soirée agréable ; s'occuper de moi autrement, lui semblerait inutile.

Julienne. Cependant il a bien vu que vous étiez ici ; que personne ne pensait à vous.

Hélène. Eh ! ma chère Julienne, quand on a beaucoup de choses à voir, on ne s'arrête qu'à celles qui sont agréables ; c'est l'avantage que l'on contracte dans le grand monde : c'est ce qui forme cette optique.

Julienne. S'il en est ainsi, le monde est bien égoïste.

Hélène. Eh oui, chacun pour soi : n'en est-il pas de même dans toutes les conditions de la vie ; le talent, c'est de savoir choisir celle qui convient le mieux à nos inclinations, car le vrai malheur, c'est d'être déplacé. Si celui qui a besoin de vivre en paix de la vie du cœur se jette dans le tourbillon du grand monde, il n'y rencontrera pas ce qui lui convient ; de même, celui qui n'a besoin que de distractions, de petites intrigues et du spectacle des faiblesses d'autrui, se trouverait fort mal de n'y être pas.

Julienne. Tout de même, il faut bien que vous entriez au salon : allons, courage. (Elle va vers la porte du salon.) Tenez justement je vois Madame Hortense ; elle sera charmée de vous avoir auprès d'elle : allez, allez donc.

Hélène. Sa protection est celle que j'ambitionnerais le plus sans doute ; mais n'as-tu pas entendu

ma tante ce matin ? Elle me mettra encore plus en défaveur. Oh ! je n'aime pas le monde ; voilà déjà qu'il me donne de mauvais sentiments. Enfin, puisque tu le veux, entrons.

(Julienne après l'avoir presque poussée dans le salon, revient sur le devant de la scène.)

Scène VII.

JULIENNE seule.

Julienne. Enfin ! Je suis vraiment en colère contre tout ce monde. Je les battrais volontiers. D'abord, moi je ne puis souffrir l'injustice ; ça me révolte. (elle va de nouveau vers la porte du fond) Voyons un peu si on la fera danser. — Comment ! on passe devant elle sans même la regarder ! — Oh ! voici le baron d'Espar et son inséparable, le petit Vicomte de Sassy ; ils pourraient bien s'en occuper ; ils viennent si souvent ici ; il est vrai que ce sont des Lions. — Eh ! les voilà qui passent sans s'arrêter ; seulement ce méchant Baron d'Espar dirige sur elle un de ses plus malins regards. Mais ils viennent de ce côté , il faut que je me retire pour m'occuper un peu de mes affaires.

Scène VIII.

LE VICOMTE DE SASSY, LE BARON.

Le Baron. Allons, n'y pense plus mon pauvre de Sassy. La Marquise n'est pas femme à renoncer à son provincial. Elle t'a refusé, tout est dit.

Le Vicomte. Mais enfin si j'étais nommé secrétaire d'Ambassade.

Le Baron. Ce serait une raison; mais ça ne suffit pas.

Le Vicomte. Si l'on pouvait au moins retarder ce contrat : je parlerai à Léonie ce soir.

Le Baron. Tu sais bien que Léonie ne fait que ce que veut sa mère.

Le Vicomte. C'est-à-dire, elle ne s'oppose pas ouvertement; mais un peu de résistance. . .

Le Baron. J'entends : résistance diplomatique qui ne dit pas non, qui ne dit pas oui. C'est fâcheux; cette petite femme te convenait ! Oui, gagnez du temps, mes enfans, c'est un grand moyen ; le moyen qui mêle l'imprévu à nos affaires et les débrouille souvent mieux que les plus savantes combinaisons de notre esprit. . . Oui, prenez du temps : il y a peut-être quelqu'un qui travaille pour vous, sans que vous l'en ayez prié . . . une certaine petite Cousine que je vois se dessiner dans l'ombre. . .

Le Vicomte. Que dis-tu, il se pourrait ? Quel bonheur ! mais il faut encourager cela ; je me recommande à toi mon ami.

Le Baron. Moi ! Que puis-je y faire ? Je ne les connais ni l'un ni l'autre. Mais dis-moi , tu es donc bien amoureux ?

Le Vicomte. Certainement j' aime Léonie, et pour ma carrière tu conçois que ce mariage me serait très avantageux. Le père déjà en mission... les relations de la famille . . . Elle-même , si bien faite pour me seconder.

Le Baron. J' entends : nous avons aussi considéré le côté utile : c' est bien ; c' est bien, mon ami ; tu la mérites.

Le Vicomte. Voyons ne plaisante pas et tâche plutôt de m' aider, du moins par quelque bon conseil. Car enfin il me faut une position ; mon oncle est capable de vivre éternellement, et je ne puis compter sur lui : si j' étais en possession de l' héritage , ce serait bien différent.

Le Baron. Alors, mon cher, je ne vois d' autre moyen que de te donner l' air d' un amant préféré ; je ne pense pas que M.^r Rodolphe ait assez envie d' épouser pour braver ce petit inconvénient.

Le Vicomte. Léonie ne me le pardonnerait pas.

Le Baron. Ah ! Si tu ne veux rien risquer... mais ne perdons pas ici notre temps : allons, le hasard t' inspirera. Tiens, le voilà qui t' est déjà favorable ; car je vois paraître l' objet de ta flamme. Je te laisse. C' est sans doute sa mère

qu'elle cherche ; car c'est toujours ainsi, lorsqu'on ne veut pas la trouver.

(Il va vers la porte du fond et rencontrant Léonie, il lui fait un profond salut. Elle lui répond par une révérence).

Scène IX.

LÉONIE, LE VICOMTE DE SASSY.

Léonie. À part, apercevant de Sassy J'étais bien certaine de le trouver ici (haut) Que va penser le Baron. Je ne venais ici cependant que pour chercher ma mère.

Le Vicomte. Oh ! Léonie que je suis heureux de pouvoir vous parler un instant.

Léonie. Mais cela n'est pas convenable ; vous me compromettez.

Le Vicomte. Un seul instant, Léonie ; je vous en conjure, retardez ce mariage.

Léonie. A quoi cela servirait-il ? ma mère a décidé ; il faut se soumettre. Que dirait-on dans le monde d'une résistance qui ne pourrait s'expliquer qu'à mon désavantage : car quelle bonne raison puis-je donner pour refuser un si grand parti ? on chercherait la cause de mon refus ; chacun l'interpréterait à sa manière, et je deviendrais la fable de la société ; je ne le supporterais pas.

Le Vicomte. Oh ! je le vois bien ; vous ne m'aimez pas.

Léonie. Eh si, je vous aime ! mais vous savez le ridicule que le monde se plaît à jeter sur ces amours qui mettent les jeunes filles en guerre avec leurs parents. Vous même, Charles, vous m'en aimeriez moins, si ce ridicule pouvait m'atteindre ; et si je n'étais plus aux yeux du monde cette Léonie irréprochable, qui a inspiré vos premiers sentiments. — Ces comédies bourgeoises me sont odieuses ! il faut se soumettre. Allons, Charles, imitez-moi, ayez du courage ; ne nous donnons pas en spectacle.

Le Vicomte. Eh bien, Léonie, je ne vous demande que du temps ; retardez ce contrat ; vous pouvez bien m'accorder cette grâce ; pensez que c'est peut-être la dernière que je vous demanderai.

Léonie. Je tâcherai ; mais séparons-nous pour le moment ; entrez dans la salle ; je vous rejoindrai bientôt.

Le Vicomte. Je vous obéis. (Il sort)

Scène X.

LÉONIE seule, ensuite JULIENNE (qui va et vient autour de la table à thé).

Léonie. Oui, le temps peut nous être utile. Pauvre Charles ! quelle différence ! ce M.^r de Kerlay m'est insupportable ! Il me dit des choses que je ne comprends pas. Maman a beau dire,

nous ne pourrons jamais nous entendre. Cependant sa fortune est un peu à considérer, et Charles tout aimable qu'il est. . . (apercevant *Julienne*)
Julienne, Maman te recommande de veiller à tout; il y a un côté du salon qui n'a pas été servi; je venais te le dire; il faut en avertir Germain. Ma toilette n'est-elle pas un peu dérangée? j' ai valsé, cela gâte toujours un peu.

Julienne. Examinant et arrangeant la ceinture de *Léonie*. Non, vous êtes très-bien.

Léonie. Souviens-toi de ce que je t' ai dit.

Julienne. Soyez sans inquiétude.

(*Léonie* rentre au salon, *Julienne* arrange quelque chose sur la table à thé et sort ensuite. Pendant ce temps *Hélène* entre et vient s'asseoir sur un fauteuil.)

Scène XI.

HÉLÈNE.

Hélène. Ciel ! quel ennui ! et quelle contrainte ! Rien n'est aussi triste que de se trouver isolée au milieu de gens qui s'amuseut:—quel bruit ! quel mouvement ! Quelle animation et quelle joie sur tous ces visages ! il me semblait qu'ils ne devenaient sérieux qu'en me regardant; comme s'ils avaient voulu dire : que venez-vous chercher ici ? vous êtes de trop, vous nous importunez. Cependant je vois bien que je ne suis pas plus mal que beaucoup d'autres. — *Léonie*

me dit que je ne suis pas connue et que c'est ce qui fait que je ne puis trouver aucun agrément dans la société ; cependant on sait bien que je suis la nièce de la Marquise.— Allons, n'y pensons plus ; ça n'en vaut pas la peine. Je ne veux me souvenir de cette soirée que pour ne plus m'exposer à un pareil supplice ; cela finirait peut-être par me rendre envieuse. — Ma cousine . . . comme elle est heureuse ! recherchée, entourée, aimée . . . mais pourra-t-elle s'habituer à vivre loin de ce monde pour lequel elle a été élevée ?— Oh oui ! comment ne serait-elle pas heureuse avec Rodolphe ! le bonheur d'être aimée par un cœur si noble et si généreux n'est-il pas préférable aux plaisirs du monde et aux jouissances de la vanité !

Scène XII.

M.^r DE KERLAY, HÉLÈNE.

M.^r de Kerlay. Voilà une personne qui n'a pas l'air de s'amuser plus que moi.— Oh ! c'est vous Mademoiselle ! comment, vous avez quitté le bal ; est-ce que vous n'aimez pas la danse ?

Hélène. Vraiment, je l'aime assez ; mais je n'ai pas eu de danseur , et le bal lorsqu'on n'y prend aucune part , est si ennuyeux que j'ai préféré me réfugier ici.

M.^r de Kerlay. Comment se fait-il qu' on ne se soit pas empressé . . .

Hélène. C' est que je ne suis pas connue.

M.^r de Kerlay. Que dites-vous, cette société n'est-elle pas celle qui vient ordinairement chez Madame votre tante ?

Hélène. Sans doute; mais n' être pas connue est la manière reçue de dire, que le monde ne vous a pas encore accepté.

M.^r de Kerlay. Le monde est bien difficile.

Hélène. Non, il n' est pas difficile; il est indolent; il veut des réputations toutes faites : ce sont deux ou trois élégans qui s' en chargent, et à moins que quelque Lion ne me prenne en pitié, je continuerai à y vivre inaperçue.

M.^r de Kerlay. Oh tant mieux ! du moins pour ce soir , puisque cela me procure le bonheur de causer avec vous ; si cependant vous préféreriez danser, je serais trop heureux de vous offrir la main.

Hélène. Non, j' y renonce je ne suis plus en train de jouir d' un plaisir qui n' a aucun charme , lorsqu' il faut l' acheter par tant de peine; nous causerons puisque cela ne vous ennuie pas.

M.^r de Kerlay. S' assied. Il me semble que le monde a peu d' attrait pour vous.

Hélène. En vérité , je ne saurais en juger , je le connais si peu. Cependant, je crois n' avoir aucune des qualités brillantes qui attirent ses fa-

•

veurs ; je sens que je n'y aurais point de succès ; c'est peut-être ce sentiment qui me le rend moins agréable. Ma cousine mieux que moi doit l'aimer ce monde, elle qui a tous les charmes qui captivent : elle y est si bien ! sûre du succès, tous les soins qu'exige la société ne sont que des plaisirs pour elle.

M.^r de Kerlay. Votre cousine pourra-t-elle s'habituer à un genre de vie plus sérieux, plus calme, plus retiré, après avoir joui d'une vie si brillante et si active ?

Hélène. Ma cousine remplira toujours ses devoirs avec empressement.

M.^r de Kerlay. Je le crois ; mais sera-t-elle heureuse ?

Hélène. En changeant d'état, je pense qu'on change de goût : nous autres jeunes filles nous n'avons que des intérêts frivoles, où notre caprice seul est engagé ; mais les soins si chers d'une famille intéressent nos sentiments ; c'est notre cœur qui alors guide nos actions : c'est lui, qui, en nous rendant nécessaire le bonheur de ceux qui nous entourent, doit nous faire trouver du charme dans les choses qui eussent avant le plus répugné à nos goûts. Pour moi je crois que la femme aimée par un homme aimable et bon, finira toujours par se conformer à ses volontés avec bonheur : il est si doux de se laisser guider quand on a confiance et qu'on aime !

M.^r de Kerlay. Il y a un tel charme dans l'apologie que vous venez de faire de votre sexe, qu'il est difficile de résister à la séduction de vos paroles : en vous voyant d'ailleurs, comment ne pas convenir que la femme est un ange que Dieu fit pour le bonheur de l'homme : Ah ! si toutes pouvaient vous ressembler !

Hélène. galement. Mais je n'ai rien de particulier ; nous nous ressemblons toutes, plus qu'on ne pense, et toutes les fois qu'on voudra en appeler à notre cœur, il ne sera pas sourd ; lorsqu'on le néglige, c'est la vanité qui prend le dessus : que voulez-vous ? il faut bien se retourner vers quelque chose.

M.^r de Kerlay. En pareil cas ce n'est pas cette compensation que choisirait Hélène ; son âme irait chercher des consolations plus haut. Mais que dis-je, puis-je admettre un tel cas ? quel serait l'homme assez insensé pour ne pas apprécier ce que la réunion de l'esprit, de la grâce et de la raison ont produit de plus parfait ? Ah ! le bonheur de celui qui pourra vous consacrer son existence, sera bien digne d'envie.

Hélène. Vraiment, M.^r de Kerlay, je ne vous croyais pas tant d'exaltation ; je ne suis pas plus parfaite qu'une autre, et si vous voulez continuer cet entretien, cessez des éloges que je ne mérite pas et qui m'embarrassent.—Vous m'obligeriez à rentrer au salon, ce qui m'en-

nuierait extrêmement, tandis que je me trouve si bien ici.

M.^r de Kerlay. Cette menace me ferme la bouche.
(à part) Je me suis laissé entraîner malgré moi.

Hélène. C'est du bonheur de Léonie dont vous devez vous occuper, Monsieur de Kerlay; croyez-moi, en faisant le sien, vous ferez aussi le vôtre.

M.^r de Kerlay. Je sens que c'est impossible; la froideur de Mad.^{lle} de Cérans me dit qu'elle-même ne le croit pas.

Hélène. Ne prenez pas pour froideur des manières réservées qui ne sont que l'effet de l'éducation qu'elle a reçue. Ma tante a voulu de bonne heure, mettre le cœur de sa fille en garde contre des penchans trop tendres, comprenant le danger qu'il y a pour une femme à s'abandonner à ses affections, même les plus légitimes; car, trop souvent, ceux mêmes dont notre tendresse devrait faire le bonheur, en abusent pour nous tyranniser. Mais avec vous, Monsieur, le cœur de Léonie reprendra bientôt tous ses droits: c'est avec bonheur qu'elle s'abandonnera à ses sentimens et vous confiera sa faiblesse. Oh! combien elle sera fière de vous appartenir et heureuse de vous aimer!

M.^r de Kerlay. à part Qu'ai-je entendu! serait-il possible? (haut) Non, Léonie n'est pas la femme de mes rêves. Oh! celle à qui je voudrais consacrer ma vie est bien autrement!

Hélène. à part. Je me suis trahie !

M.^r de Kerlay. Elle a tous les charmes, toutes les vertus ; l'âme la plus tendre, la plus douce et en même temps la plus courageuse !

Hélène. Oh ! ces êtres de notre imagination sont toujours parfaits : nous aurions tort de les faire autrement, cela nous coûte si peu.

M.^r de Kerlay. Vous attribuez trop de pouvoir à mon imagination : elle est bien au-dessous de ce que la réalité me présente.

Hélène. Je ne puis en juger. — Mais dites-moi, M.^r de Kerlay, comment trouvez-vous ce bal ? tout philosophe que vous êtes, vous ne pouvez nier qu'il ne soit magnifique : tenez je vois venir des Lions; j'avoue qu'ils m'amuse beaucoup; observons-les un peu.

M.^r de Kerlay. à part. Contraignons-nous encore, elle m'entendra plus tard.

Scène XIII.

LE BARON D'ESPAR , LA COMTESSE D'OLCY
et les précédents.

La Comtesse. Je suis harassée, mon cher Baron , je ne danse plus. (Elle se jette dans un fauteuil).

Le Baron. Et ma valse ?

La Comtesse. Ce sera pour une autre fois; je vais me reposer un instant ici. (Apercevant Hélène et M.^r

*

de Ketlay) Oh ! la petite cousine ! le prétendu a bien fait de venir se réfugier auprès d'elle; car on n'a guère le temps de penser à lui.

Le Baron. S'asseyant près de la Comtesse. Savez-vous qu'elle n'est pas mal cette petite cousine: il y a une âme dans ce corps, et si elle voulait, elle éclipserait bientôt la belle Léonie. A propos, comment la trouvez-vous ce soir ?

La Comtesse. Merveilleusement habillée ! mais plus insignifiante que jamais; je vous avoue que cette perfection m'est d'un ennui mortel.

Le Baron. Cependant elle a des succès.

La Comtesse. Ils lui coûtent ! toute sa vie n'est employée qu'à chercher le moyen de les obtenir: elle est à la mode, mais tout est étudié; tout est appris . . . Rien n'est spontané; point d'élan . . . elle s'impose au monde par ses ménagements et ses déférences; fait la cour à tout ce qui règne: ces complaisances aidées d'un peu de tact, d'un grand nom, d'une toilette irréprochable en font une des femmes les plus recherchées: il la faut dans un salon quoiqu'elle ne soit pas amusante; comme il faut une académie dans les lettres pour enregistrer une langue. C'est le classique du genre; la partie savante; et tout ce qui est savant m'est odieux !

Le Baron. C'est ma foi vrai ; la comparaison est admirable. Il est vrai que la spontanéité a un entrain irrésistible: le caprice même, lorsqu'il

est de bon goût , a des charmes dont on ne peut se défendre: combien on m'enviera ce soir, celui qui me procure le bonheur de vous faire ma cour.

La Comtesse. Oh parfait ! Je suis donc capricieuse ?

Le Baron. Oui, vous avez tous les caprices qui donnent des grâces, de l'enjouement et du mouvement à l'esprit. Que de femmes s'estimeraient heureuses d'avoir tous vos défauts ! mais on ne peut vous imiter ; la nature vous fit séduisante, vous ne pouvez être que vous même... adorable !

La Comtesse. Est-ce que la grande Herminie n'est pas aussi folâtre que moi ? car je crois que c'est ainsi que vous m'entendez.

Le Baron. Pauvre femme ! vous l'avez perdue ; elle a renoncé à tous ses avantages naturels pour vous imiter ; et l'on ne peut la voir maintenant sans se rappeler la Fable du petit Chien , et de . . .

Le Comtesse. N'achevez pas, c'est trop méchant.

Scène XIV.

LÉONIE, *les précédents.*

(Lorsque Léonie paraît, Hélène et M^r de Kerlay se lèvent ; la Comtesse d'Oley et le Baron restent assis).

Léonie. Où vous cachez-vous donc , M.^e d'Oley, tout le monde vous demande ? (à M^r de Kerlay).

Oh ! M.^r de Kerlay, vous avez disparu de la salle, je vous cherchais partout : je crains que vous ne vous soyez bien ennuyé.

M.^r de Kerlay. Point du tout, je n'ai jamais passé une soirée plus agréable. J'ai causé avec Mademoiselle. (Montrant Hélène)

Léonie. Cette pauvre Hélène !

La Comtesse. au Baron. Quelle confiance !

Léonie. à Mad. d'Oley, apercevant la Marquise qui entre. Tenez, voici Maman qui vient vous réclamer.

Scène XV.

LA MARQUISE, *les précédents.*

La Marquise. à part, voyant M.^r de Kerlay près d'Hélène. Je m'en doutais ; toujours auprès d'elle ! il faut que cela finisse (haut à M.^r de Kerlay.) Venez donc M.^r de Kerlay, pourquoi vous isoler ainsi ? le bal est très animé ; on est beaucoup mieux dans le salon (à Mad. d'Oley) et vous, ma chère ?

La Comtesse. Je meurs de lassitude, je reste ici ; mais dites-moi, n'attendez-vous pas l'ambassadeur de Russie, ma chère ?

La Marquise. Oui, il devait me mener le prince Titikoff qui est ici depuis peu, mais il me fait dire qu'il est malade et que le prince viendra tout seul ; c'est le Vicomte qui l'introduira. En effet, on vient d'appeler ce dernier : nous allons les voir bientôt.

La Comtesse. On dit que la Princesse de Titikoff est très en faveur à la cour de Pétersbourg.

Le Baron. Oui, tellement en faveur que l'Empereur n'a pu lui refuser un congé pour le Prince, et qu'il lui permet de voyager pour *son* plaisir.

La Comtesse. Ah ! mauvais que vous êtes.

Le Baron. C'est plutôt vous, Madame, qui me prêtez une intention; ma phrase était peu correcte il est vrai.

La Comtesse. Allons, point d'explication; cela ne vaut jamais rien. Mais voici le Comte qui l'amène.

Scène XVI.

LE VICOMTE DE SASSY, LE PRINCE TITIKOFF,
les précédents.

(Le Prince est couvert de cordons et de plaques).

Le Vicomte. Mad.^e la Marquise, le Prince de Titikoff veut bien m'accorder l'honneur de l'introduire auprès de vous.

(Le Prince et la Marquise se saluent.)

La Marquise. Je suis vraiment, heureuse d'accueillir chez moi un Prince si remarquable par tant de distinctions.

Le Prince. Ah ah ah . . .

La Marquise. Peut-on se flatter, mon Prince de vous posséder quelques temps dans notre pays?

Le Prince. Oh oh oh . . .

La Marquise. Nous devons aux agréments de notre beau Paris l'avantage de connaître tout ce que les cours du Nord ont de plus distingué.

Le Prince. d'un air satisfait. Oui, agréments beaucoup.
Eh eh eh . . .

La Comtesse. au Baron. Elle va lui dire de si jolies choses qu'elle finira par lui trouver de l'esprit.

Le Baron. Je le crois bien puisqu'elle lui en donne.

La Marquise. Notre climat est un peu moins rigoureux que le vôtre, cela contribuera peut-être à vous retenir plus long-temps parmi nous; cependant vous avez aussi de très beaux jours. La nature, chez vous, présente des scènes admirables; vos glaces ont quelque chose de grandiose et d'imposant.

Le Prince. Très-froid, très-froid. Eh eh eh . . .

La Marquise. On dit que la société est charmante à Pétersbourg.

Le Prince. Regardant Hélène. Pas aussi jolie qu'ici. Oh oh oh . . . (d'un air content d'avoir trouvé cela.)

La Marquise. C'est qu'il est très convenable ce Prince. (au Prince) Ne voulez-vous pas passer dans la salle de bal mon Prince, je suppose que vous dansez?

Le Prince. Oui, mazurka.

La Marquise. C'est une danse charmante; vos danses du Nord sont remplies de grâce et d'animation.

Le Vicomte. Le prince les danse toutes admirablement.

La Marquise. Pour la mazurka, le prince trouvera parmi nos dames, des partenaires dignes de lui.

Le Vicomte. Mad.^{elle} de Cérans, par exemple: permettez, mon Prince, que je vous présente à elle.
(Le Prince fait un petit salut à Léonie; elle répond par une profonde révérence).

Le Prince. indiquant Hélène Quelle est cette dame à côté, là, en blanc ?

Le Vicomte. avec dédain Celle-là ? . . . c'est une nièce, je crois, de la Marquise.

Le Prince. Elle me plaît, eh eh eh . . . Elle ressemble à la grande Duchesse Poluska (d'un ton résolu) Je veux la mazurka avec elle. Eh eh . . .

La Marquise. Que dit-il ?

Le Vicomte. Le Prince dit que votre nièce ressemble à la grande Duchesse Poluska, et qu'il désire danser avec elle.

La Marquise. Un peu déconcertée. Ah ! . . .

La Comtesse. au Baron. Par exemple, voilà qui est charmant ! la Marquise enrage.

Le Baron. Vous verrez que si le Prince met la petite cousine à la mode, elle sera la première à l'encenser. . . c'est qu'elle n'est pas mal du tout cette petite.

Le Vicomte. à Hélène. Mademoiselle, le Prince de Titikoff désire danser avec vous.

Hélène. Que dites-vous, le Prince fait un mauvais choix : il m'honore infiniment; mais en vérité si l'on pouvait me dispenser . . .

La Marquise. Allez, Hélène; il est peu convenable de vous faire prier.

Hélène. Puisque vous le voulez, Madame.

(Le Prince lui donne la main, ils s'acheminent vers la porte.)

La Comtesse. Elle a de la dignité cette petite ; j'aime cela ; la mode ne devrait jamais tomber dans d'autres mains.

La Marquise. Hélène est vraiment très bien ce soir ; le Prince lui trouve de la ressemblance avec la grande Duchesse Poluska ; j'avais toujours remarqué qu'elle avait quelque chose des beautés du Nord.

Le Baron. à la Comtesse Ne vous l'avais-je pas dit ?

Léonie. En effet elle est très bien cette chère Hélène : allons voir cette mazurka.

Le Vicomte. Mademoiselle veut-elle me faire l'honneur de la danser avec moi (il lui présente la main et ils suivent Hélène et le Prince.)

Le Baron. Il faut voir ça. (Il suit le Vicomte et Léonie.)

La Comtesse. Venez, venez donc, Marquise, il ne faut pas perdre cette mazurka. (Elles sortent toutes les deux.)

Scène XVII.

RODOLPHE *seul.*

Dieu ! qu'est-ce que le monde ! le caprice d'un imbécile vient d'élever au Ciel une femme jusqu'à présent inaperçue, dédaignée ; abandonnée, malgré les qualités angéliques qui la distin-

guent et la rendent adorable! (Il s'approche de la porte). Quelle grâce! quel naturel dans tous ses mouvements!... L'art a tout fait dans Léonie; mais Hélène est l'œuvre de Dieu dans toute sa pureté première. (Il revient sur le devant de la scène) Ah comment balancerais-je encore!... Mais la promesse faite à mon père... Oh il voulait mon bonheur; la crainte d'un mauvais choix a pu seule lui faire exiger ce serment.— Non, je ne puis être à Léonie: Hélène, douce Hélène, à toi pour toujours! Mais ne perdons pas le bonheur de la voir et de l'admirer. (Il entre au salon).

Scène XVIII.

JULIENNE, *ensuite* GERMAIN.

Julienne. apportant des assiettes de pâtisserie et les mettant sur la table. J'espère que voilà une table à thé bien garnie: Madame ne se plaindra pas; j'y ai mis une élégance.... mais tout cela va bientôt disparaître. Cependant il faut rendre justice aux Lions et aux Lionnes, ce sont eux qui dévastent le moins, et avec quel air de dédain ils regardent ces honnêtes familles qui s'établissent bien à leur aise, autour d'une table, pour y prendre leur thé en toute conscience; attaquant sans scrupule brioches et biscuits. Enfin c'est faire honneur à la maison; car

pourquoi préparer tout cela, si ce n'est pour qu'on en use.

Germain. entre portant un plateau. Comme on étouffe là dedans ! Je ne m'étonne pas qu'on y soit si altéré.— *Mad.^{elle} Julienne*, voudriez-vous prendre quelque chose ?

Julienne. Non, merci.

(*Germain* pose son plateau sur une table et boit deux verres de suite).

Germain. Ah ! Je me sens mieux maintenant.

Julienne. Madame se plaint qu'un des bouts de la salle n'ait pas été servi.

Germain. Je le crois bien ; nous avons trouvé à la porte une ambuscade qui nous a tout enlevé. — Peste, quels cosaques ! comme ils y vont ! nous sommes revenus deux fois à la charge : impossible ! dévalisés, complètement dévalisés.

Julienne. Entrez par une autre porte.

Germain. C'est ce que nous allons faire. Mais dites-moi, *Mad.^{elle} Julienne*, qu'est-il donc arrivé, que *Mad.^{elle} Hélène* qu'on ne regardait jamais, quoiqu'elle soit bien jolie pourtant, est si entourée ce soir, si fêtée : on ne parle que d'elle au salon.

Julienne. C'est parce que ce grand Russe, qui a l'air d'un arc-en-ciel avec tous ses rubans, a voulu danser avec elle ; il a dit que c'était la plus belle du bal ; qu'elle ressemblait . . .

Germain. Oh ! oui, c'est donc ça que j'entendais dire en servant ; c'est tout-à-fait la grande Du-

chesse Cokiska. « Moi, qui suis allé à Pétersbourg, je puis vous l'affirmer », disait un petit court, qui a l'air si content de sa taille et qui est si fier d'avoir voyagé; « c'est une ressemblance frappante; moi, qui passais ma vie chez l'Impératrice, je puis en juger. »

Julienne. La voilà maintenant à la mode, et il n'y a pas plus d'une heure si délaissée ! je ne sais trop si Madame sera contente de ce grand succès.

Germain. Il y a des dames qui disaient aux autres : avez-vous vu Hélène ? comme elle est bien ! Je l'aurai à mon bal, à mon souper. Elle est délicieuse, on ne peut s'en passer !

Julienne. Hélène ! Elles ne savaient pas même son nom, et maintenant c'est Hélène tout court, qu'elles l'appellent ! . . . mais c'est une faveur étourdissante ! (à part) Mad.^{me} Léonie aura beau sourire, ça ne l'empêchera pas d'en crever de dépit.

Germain. Et les Lions donc ; c'est à qui dansera avec Elle. Tout de même le futur de Mad.^{me} la regarde avec un air. . .

Julienne. Que pouvez-vous supposer ?

Germain. Tenez, Mademoiselle Julienne, je ne sais pas comment Mademoiselle s'en contente, Et puis il soupire . . . il a l'air triste . . . Il est vrai que Mademoiselle de son côté fait toutes ses grâces à ce petit attaché, ce Vicomte . . . Oh ! nous voyons tout cela, nous autres qui

servons . . . on ne se méfie pas de nous : nous sommes des machines : cependant nous découvrons bien des choses , que ceux qui seraient intéressés à les savoir , sont loin d'imaginer.

Julienne. Allons , Germain , ne perdez pas votre temps à bavarder ; retournez à votre poste.

Germain. J' y vais , Mademoiselle , j' y vais. (Germain sort).

Scène XIX.

JULIENNE seule.

Je crains bien qu' il n' ait deviné juste ; ces deux futurs ne se conviennent guère ; c' est peut-être pour cela qu' ils sont destinés l' un à l' autre. C' est ainsi que le monde marche ; si l' on s' assortissait mieux , il y aurait trop de bonheur pour les uns , et trop de malheur pour les autres. Les bons modifient les mauvais , et les mauvais exercent la patience des bons. Car enfin à quoi serviraient les vertus , si l' on ne devait pas en faire usage ? . . . Cependant s' il était vrai que M.^r de Kerlay eût du penchant pour Mademoiselle Hélène , j' en serais bien contente ; cette chère demoiselle ! ce serait un grand bonheur pour elle. . . Je ne vois pas pourquoi , il ne l' épouserait pas. Il est vrai que si Madame le veut pour gendre , il faudra bien qu' il

le devienne. Car comment se soustraire à ses volontés ?

Scène XX.

RODOLPHE.

Je ne puis tenir en place : comme elle est entourée ! on ne peut en approcher. Je suis heureux de son triomphe ; mais ces succès finiraient-ils par altérer les belles qualités de son âme ? Non ; la vanité ne peut germer dans un esprit si élevé. — Au milieu de cet ennivrement aura-t-elle eu une pensée pour moi, un souvenir ? Oh oui ; j' ai vu plusieurs fois ses yeux me chercher, et j' ai cru lire dans leur expression qu' elle m' associait à son triomphe.

Scène XXI.

LA MARQUISE, RODOLPHE.

La Marquise. Entrant, à part. C' est à elle qu' il pense sans doute ; hâtons-nous d' arrêter son enthousiasme. (haut) Je suis vraiment bien heureuse que cette pauvre Hélène s' amuse un peu ce soir ; nous l' aurons encore pour si peu de temps , que je voudrais avant de la perdre la voir jouir de tous les plaisirs de son âge.

M.^r de Kerlay. Comment , Mademoiselle Hélène , vous quitte ?

La Marquise. Oui, le Chevalier a arrangé un mariage pour elle, en Bretagne, et je crois qu'il va bientôt l'emmener.

M.^r de Kerlay. à part Qu'entends-je ! . . . (haut) Et Mademoiselle Hélène consent ?

La Marquise. C'est un parti fort avantageux, Hélène aurait tort de le refuser; elle ne peut mieux trouver ; c'est M.^r de Lestour : il sera bientôt Préfet.

M.^r de Kerlay. Monsieur de Lestour !

La Marquise. Oui , il est très-bien : le Chevalier est fort content.—Mais ne voulez-vous pas rentrer dans la salle de bal avant que tout le monde ne parte ? Léonie serait très fâchée de ne pas vous voir.

M.^r de Kerlay. Madame . . .

La Marquise. Allons, donnez-moi le bras, et n'oubliez pas que j'attends votre notaire demain.
(M.^r de Kerlay donne le bras à la Marquise et ils s'acheminent vers le salon).

La Marquise. à part. Il était temps !

FI DU SECOND ACTE.

ACTE III.

Scène Première

HÉLÈNE *seule.*

Oui, il le faut; je dois m' éloigner: je sens mon cœur faiblir. O Rodolphe! aurais-je aussi deviné le vôtre? quelle expression dans son regard! comme il m' observait et quelle tendresse dans ses paroles! Oui, il faut partir! Il en est temps encore; cachons au monde entier un sentiment coupable, qu' il faut vaincre à tout prix: vaincre!... ah! Je sens qu' il accompagnera ma vie et sera à jamais le fond de toutes mes pensées! Mais point de faiblesse: le sublime effort du sacrifice relève mon cœur; j' y puise du courage: rien ne peut m' atteindre désormais. Mais en renonçant à mon bonheur ferai-je celui des autres? — Oh, oui, comment en douter? Comment ma cousine ne serait-elle pas fière de lui appartenir.

Scène II.

LE CHEVALIER, HÉLÈNE.

Le Chevalier. Hélène, on m' a dit que tu me demandais; mais qu' as-tu, mon enfant, tu es émue: qu' est-il arrivé?

Hélène. Rien, mon oncle; je voulais vous prier...

Le Chevalier. De quoi, parle?

Hélène. Mon bon oncle, je vous disais hier, que je voulais aller rejoindre mes amis en Bourgogne; je venais vous supplier de hâter mon départ: je voudrais que ce fut aujourd' hui même; ne me refusez pas, je vous en conjure.

Le Chevalier. Que signifie cela, mon enfant; pourquoi si pressée au moment où tu obtiens les plus grands succès dans le monde et que tu vas y jouir de tous les plaisirs?

Hélène. Vous savez bien que je n' ai jamais eu l' intention de rester à Paris.

Le Chevalier. C' est vrai, mais pourquoi si pressée; que dira ta tante; partir le jour même où l' on signe le contrat de ta cousine?

Hélène. C' est précisément pour cela qu' il faut que je m' éloigne; je sens que je suis de trop ici. Faites que je parte, mon oncle, je vous en aurai une reconnaissance éternelle.

Le Chevalier. Mais je ne puis t' accompagner.

Hélène. Julienne me suivra; je suis certaine que ma tante ne me la refusera pas.

Le Chevalier. Il faut que tu aies des motifs bien puissants pour être si pressée; je t' avoue que tu m' alarmes; cependant s' ils étaient graves, tu me les dirais à moi, ton meilleur ami, qui ne veux que ton bonheur; faut-il donc que je suppose que c' est quelque caprice? Mais, non,

Hélène, n' en a jamais eu. Mon enfant, ouvre-moi ton cœur, si tu as des chagrins, je pourrai peut-être les soulager; si je ne le puis, eh bien, je m' affligerai avec toi.

Hélène. Ah ! mon oncle, ne me parlez pas ainsi : votre tendresse me fait mal ; je ne puis rien vous dire ; ayez pitié de moi ; ne m' interrogez pas. Laissez-moi partir ; après le mariage de ma cousine, venez me rejoindre, je vous dirai tout. C' est un nuage qui m' offusque ; c' est peut-être un caprice ; mais le seul bien que vous puissiez me faire, c' est de me procurer les moyens de m' éloigner.

Le Chevalier. Puisque c' est ainsi, entre un moment chez moi, ta tante n' est pas encore levée ; nous attendrons qu' elle puisse me recevoir ; mais je crains bien qu' elle n' oppose des difficultés.

Hélène. Ne craignez rien, mon oncle, le plus difficile est fait, car je n' avais à redouter que votre tendresse.

Le Chevalier. Viens. (à part) Je n' en reviens pas ; il y a là un mystère que je ne puis comprendre.
(Ils sortent.)

Scène III.

RODOLPHE seul.

Il n' y a plus à balancer ; mettons une barrière entre mon cœur et ma raison : cette agitation

me devient insupportable !— Non, je ne connaissais pas toute l'étendue de mon amour. Que je souffre !... Hélène, combien vous m'avez trompé ! hier encore ne m'a-t-elle pas dit qu'elle ne se marierait jamais : et quel choix, grand Dieu ! M.^r de Lestour ! . . . M.^r de Lestour mari d'Hélène ! l'âme et la matière ! Unions humaines qu'êtes-vous ? Oh ! les femmes, les femmes ! elles n'ont d'élévation que dans leurs discours, et celles qui font le plus d'éta-
lage de grands sentiments, sont celles qui tombent le plus bas. Léonie du moins, ne connaît que ses devoirs : on la voit telle qu'elle sera toujours : elle ne vous promet rien de sublime ; mais avec elle, la vie sera sûre et tranquille. Cependant rien n'est plus cruel que de perdre des illusions qui ont exalté notre âme, en la conduisant dans des régions où le bonheur et la vertu nous ont apparus dans tout leur éclat : nous redescendons du ciel, pour retomber sur la terre . . . O Hélène, vous êtes bien coupable ; car vous avez détruit pour jamais, toute la poésie de ma vie ; mon cœur est brisé !— Allons, desséchant égoïsme, calculs matériels, me voilà, je suis à vous ; car celui qui est sans amour, n'est-il pas votre proie ?

Scène IV.

HÉLÈNE, M.^r DE KERLAY.

Hélène. Elle entre sans apercevoir M.^r de Kerlay. Je ne puis résister à mon impatience. Ciel, il est ici !... j'aurais voulu ne pas le rencontrer. . . Cependant je suis heureuse de le revoir encore.

M.^r de Kerlay. Apercevant Hélène. Que vois-je, c'est-elle ! (Il lui fait un profond salut ; elle le lui rend).

Hélène. Vous demandez sans doute, ma tante ; je crains qu'elle ne soit pas encore levée ; mais je vais la faire avertir.

M.^r de Kerlay. D'un ton très froid. Ne prenez pas cette peine, Mademoiselle, j'attendrai.

Hélène. Si Léonie savait que vous êtes ici, elle regretterait. . .

M.^r de Kerlay. Léonie, Mademoiselle, sait qu'elle n'a pas besoin de recourir à toutes ces marques d'empressement pour me prouver son amour ; son cœur est droit et sincère, et sa raison m'en garantit la sûreté.

Hélène. à part. Quel langage et quelle froideur ! (haut) Je le crois comme vous, Monsieur.

M.^r de Kerlay. Mais je ne veux pas vous retenir, Mademoiselle ; les gens de la maison m'ont dit que vous alliez partir, et . . .

Hélène. Oui, je vais rejoindre des amis qui me sont bien chers.

M.^r de Kerlay. Je pense que vous regrettez peu ceux que vous quittez.

Hélène. Au contraire ; et j'essaie de penser à ceux qui m'attendent , pour ne pas trop penser à ceux que je quitte.

M.^r de Kerlay. à part. C'est flatteur, M.^r de Lestour !
Oh combien je m'étais trompé !

Hélène. J'espère que ma tante ne s'opposera pas à mon départ.

M.^r de Kerlay. Votre tante, Mademoiselle approuve votre choix.

Hélène. Comment le savez-vous ? le chevalier ne lui a pas encore parlé.

M.^r de Kerlay. Pardonnez-moi, il lui a tout dit ; et hier au soir elle-même, m'a confié vos engagements.

Hélène. Hier au soir ! . . . mes engagements ! . . .
je ne vous comprends pas.

M.^r de Kerlay. Oui, on m'a dit quel était le bonheur de M.^r de Lestour.

Hélène. Souriant. Oh ! je comprends maintenant . . . ce projet étrange de mon oncle ; mais , je ne conçois pas qu'on vous ait dit cela : pourquoi vous induire en erreur ? . . . (gravement) Je vais en Bourgogne, Monsieur, chez une amie de ma mère qui veut bien me donner un asile , et vous répète que je n'ai pas l'intention de me marier. Adieu , Monsieur. (Elle lui fait la révérence comme pour sortir).

M.^r de Kerlay. Avec passion. Ciel, qu'entends-je ! arrêtez , Hélène , arrêtez : oh ! combien je suis coupable d'avoir pu croire un instant . . .

Hélène. Je vois, Monsieur, que j'avais beaucoup perdu dans votre esprit : vous connaissez apparemment , M.^r de Lestour , et vous pensiez qu'il ne pouvait me rendre heureuse ; je vous remercie de l'intérêt que vous prenez à mon bonheur.

M.^r de Kerlay. O pardon ! pardon mille fois, Hélène ; vous le savez , vous l'avez deviné ; je vous aime ! mon amour ne peut se vaincre, il faut mourir ou vous obtenir ; et c'est à vos pieds que je jure de n'être jamais qu'à vous.

Hélène. Monsieur, que faites-vous, relevez-vous.

M.^r de Kerlay. Non, je ne me releverai que lorsque vous m'aurez entendu.

Hélène. avec tendresse Je ne le puis, relevez-vous, Rodolphe, relevez-vous, je vous en supplie ; (il se relève, — Hélène continue) je pourrais m'offenser d'un aveu qui, dans votre position, est un outrage ; mais j'honore trop votre caractère pour ne pas l'attribuer à un égarement passager.

M.^r de Kerlay. Non, Hélène, écoutez-moi un instant, un seul instant ; vous serez libre après de me maudire. Non, ce n'est pas par un entraînement passager que je vous ai dévoilé mon cœur. Je vous aime, Hélène, d'un amour immense, du premier jour que j'entrai dans cette

maison ; cependant le dernier vœu de mon père m'était si sacré , que j' aurais combattu cet amour, si j' avais cru pouvoir faire le bonheur de Léonie ; mais je l' ai bien étudiée, nous ne nous entendons pas ; nos goûts, nos sentiments, nos cœurs ne peuvent se rapprocher. J' étais donc déterminé dès hier, à retirer ma parole ; mais la nouvelle de votre mariage m' a rendu insensé ; j' allais signer mon malheur par mépris de la vision céleste qui m' était apparue ; n' ayant pu l' atteindre , je la maudissais , et j' éprouvais un affreux plaisir à me rendre encore plus misérable. Maintenant tout est dit, et je vais rompre cet engagement.

Hélène. Vous ne le pouvez, Monsieur, vous ne le pouvez , Rodolphe. Et si on allait croire que j' en suis seule la cause ! vous me perdriez ; je ne supporterais pas l' humiliation qui en retomberait sur moi. D' ailleurs je pars, et nous allons nous séparer pour jamais ; je vous conjure pour la dernière fois, de tenir votre parole et croyez , que quand même vous seriez libre, je ne serais jamais à vous. (à part) Les forces m' abandonnent ; je me sens mourir !

M.^r de Kerlay. Non, nous ne pouvons nous séparer ainsi ; vous m' entendrez encore : je ne vous demande que de retarder d' un seul jour votre départ.

Hélène. Pas d' un seul instant ; tous ceux que je

passé encore ici couvrent mon front de rou-
geur et de honte. Adieu, Rodolphe, Adieu pour
jamais. (Elle sort — Rodolphe veut la retenir, elle s'enfuit.)

M.^r de Kerlay. Hélène, Hélène . . . mais elle ne
m'entend plus; elle me fuit . . . (Revenant sur le
devant de la scène), cependant je suis heureux; elle
est libre; elle m'aime: elle ne l'a pas dit; mais
sa douce voix, son regard, son émotion. . . Oh!
bonheur ineffable que mon cœur a peine à sou-
tenir! . . . je suis aimé! . . . il n'y a plus d'obs-
tacles. Courons chez mon notaire pour l'em-
pêcher de venir.

Scène V.

LA MARQUISE *et* JULIENNE qui ne fait que traverser le théâtre.

La Marquise. Sortant de sa chambre suivie de Julienne. Dieu!
que viens-je d'apprendre! l'oncle du Vicomte
n'est plus; et le voilà héritier d'une fortune
immense—Je ne puis en douter, voilà bien la
lettre de mon intendant qui m'annonce cet évé-
nement; relisons-la. (Elle lit).

- Madame, j'arrive à l'instant de Brest; étant
- trop de bonne heure pour me présenter chez
- vous, je me hâte de vous écrire pour vous
- annoncer une nouvelle qui peut-être vous in-
- téresse: Monsieur de Sassy, venait de succom-
- ber au moment de mon départ à une maladie
- dont il était atteint depuis long-temps, mais

« qu'il avait soigneusement cachée jusqu'à ce
 « jour. Il laisse toute sa fortune à son neveu
 « Charles de Sassy. Comme je suis venu en
 « poste, et que j'ai cinq ou six heures d'a-
 « vance sur le courrier, la nouvelle ne sera
 « connue que vers ce soir à Paris, j'ai cru
 « devoir vous en prévenir, pensant qu'il peut
 « vous être agréable de la savoir d'avance.
 « Veuillez, Madame, agréer l'expression de mon
 « dévouement . . . »

Oh, tout est changé, Charles sera mon gendre:
 en vérité c'est le parti que j'ai toujours pré-
 féré: j'étais touchée de son amour: le bon-
 heur de ma fille avant tout: elle l'aime . . .
 non, je n'aurais jamais contrarié ses inclina-
 tion; j'insistais pour M.^r de Kerlay, parce que
 je ne me doutais pas du penchant de Léonie;
 aussi pourquoi n'a-t-elle pas parlé; il a fallu
 tout deviner; moi, pauvre mère, qui ne voulais
 que son bonheur. Mais le chevalier ne vient
 pas: je suis d'une impatience . . . c'est qu'il
 n'y a pas un instant à perdre.

Scène VI.

LE CHEVALIER, LA MARQUISE.

Le Chevalier. Vous m'avez fait appeler, ma sœur,
 et j'allais venir moi-même; car j'ai à vous
 parler d'Hélène.

La Marquise. Eh oui, venez donc, je vous attends depuis une heure.

Le Chevalier. Qu' y a-t-il donc de si pressé ?

La Marquise. Ah ! Chevalier , je n' ai pas dormi de la nuit ; je suis agitée, je suis inquiète ; je m' aperçois comme vous , que Léonie n' a pas d' inclination pour M.^r de Kerlay ; je ne voudrais pas que l' ambition de lui procurer une grande fortune dût causer son malheur.

Le Chevalier. Que dites-vous ?

La Marquise. Oui, je parlais autrement hier ; mais j' ai réfléchi ; j' ai pensé qu' un véritable attachement est la garantie la plus sûre d' un bonheur réel ; je vous ai donc fait prier. . .

Le Chevalier. Mais je ne vois pas en quoi je puis vous être utile.

La Marquise. Oh ! beaucoup ; allez chez le Vicomte, sans perdre un instant, dites-lui qu' enfin je cède à vos instances, que je n' ai pu résister à tant de persévérance de sa part : enfin dites-lui tout ce qui sera convenable et faites hâte.

Le Chevalier. Et moi qui lui ai déclaré formellement que vous m' aviez défendu de vous reparler jamais de lui.

La Marquise. N' importe , vous arrangerez tout cela ; d' ailleurs les amants ne perdent jamais l' espérance ; rien ne les rebute : il croira tout ce que vous lui direz.

Le Chevalier. Eh bien, j'irai dans la journée; en attendant, je veux vous parler d'Hélène.

La Marquise. Non, tout de suite, dépêchez-vous, je vous en prie : je suis comme cela moi, lorsqu'une détermination me coûte, j'en veux voir l'exécution à l'instant même, pour ne plus y penser. Allez, et amenez-nous ce pauvre Charles. Ma voiture est attelée; vous vous en servirez.

Le Chevalier. à part. Je n'en reviens pas, quel changement ! (haut) Puisque vous le voulez j'y cours et vous me reverrez j'espère bientôt avec lui.

La Marquise. Allez, je vous attends et je vais prévenir Léonie. (Le Chevalier sort.)

Scène VII.

LA MARQUISE seule.

Cent cinquante mille francs de rente, et par le crédit de M.^r de Céran bientôt Secrétaire d'Ambassade. Quelle position ! . . . Charles pourrait après cela avoir d'autres idées ; il peut prétendre aux plus grands partis. . . je ne serai tranquille que lorsque le Chevalier me l'amènera : mais pensons un peu à M.^r de Kerlay. Il faut trouver un moyen ; appelons Léonie. (elle s'approche de la Coullisse) Léonie, venez ma fille, j'ai besoin de vous.

Scène VIII.

LÉONIE, LA MARQUISE.

Léonie. Me voilà, Maman, que voulez-vous ?

La Marquise. Mettez-vous à cette table et écrivez ce que je vais vous dicter.

Léonie. Je suis prête.

La Marquise. Ecrivez — « Monsieur, ayant toujours préféré mes devoirs aux penchants de mon cœur. . . »

Léonie. Répète. Aux penchants de mon cœur—A qui va cette lettre, ma mère ?

La Marquise. Vous le verrez, continuez (répétant) ayant toujours préféré. . . Je vous ai assuré hier « que l'union projetée entre nous par mes parents, était entièrement conforme à mes désirs.

Léonie. A mes désirs.

La Marquise. « Mais de plus mûres réflexions me font craindre . . .

Léonie. Ma mère !

La Marquise. Avec impatience. Ecrivez « Mais de plus mûres réflexions me font craindre d'avoir donné à ce que je croyais mon devoir

Léonie. Mon devoir.

La Marquise. « une interprétation trop étendue, j'ai senti que je vous trompais pour le suivre.

(Léonie s'interrompt et regarde sa mère avec étonnement, la Marquise fait un geste d'impatience).

La Marquise. « Et craignant de manquer à la délicatesse, en me soumettant à l'obéissance, »
 « j' ai confié mes sentiments à ma mère : sa »
 « tendresse a tout pardonné; elle se rend aux »
 « vœux de mon cœur, et m'autorise à vous »
 « demander l'abandon d'un projet qui ne pou- »
 « vait faire que votre malheur et le mien.

Léonie. Mais enfin, que signifie tout cela, à qui va cette lettre ?

La Marquise. Achevez et vous le saurez (Elle dicte)—
 « Elle et moi comptons assez sur votre géné- »
 « rosité pour espérer que l'abandon de vos pré- »
 « tentions ne nous privera pas de votre amitié »
 Signez.

Léonie. Quoi ?

La Marquise. Léonie — et mettez l'adresse: à M.^r
 de Kerlay.

Léonie. Se levant. Ah, ma mère ! que dois-je croire ?

La Marquise. Que ma tendresse a tout deviné, et
 que je veux votre bonheur.

Léonie. Quel changement, grand Dieu !

La Marquise. C'était un mariage inconvenant: vous
 en aimiez un autre.

Léonie. Hier vous ne disiez pas cela.

La Marquise. Je voulais vous éprouver.

Léonie. Ah ! ma mère, que je vous connaissais mal !

La Marquise. Non, la pensée ne peut mesurer toute
 l'étendue de la tendresse maternelle.

Léonie. Mais Charles ?

La Marquise. Il sait tout; il est heureux; préparez-vous à le recevoir. On vient, c'est lui sans doute; je vais expédier cette lettre. (Elle cache la lettre et met l'adresse).

Léonie. Je suis si étourdie de ce changement, que je ne sais encore ce que j'éprouve. Je suis contente sans doute. . . cependant M.^r de Kerlay a bien de la fortune . . . mais si nous n'eussions pas été d'accord . . . Allons, cela vaut mieux.

Scène IX.

Les mêmes, JULIENNE.

La Marquise. Julienne vient à propos. Tiens, dis à La Fleur de porter de suite cette lettre à M.^r de Kerlay.

Julienne. Oui, Madame; mais j'aurais à vous parler.

La Marquise. Expédie d'abord cette lettre.

(Julienne entre un moment dans la Couliasse et revient ensuite.

La Marquise continue) Rodolphe sera un peu surpris: cependant je ne pense pas qu'il m'en veuille beaucoup: ces philosophes trouvent toujours le moyen de se consoler.

Léonie. J'imagine que nous ne le reverrons plus.

La Marquise. Au contraire, vous allez le voir venir. (à Julienne qui revient.) Mais qu'as-tu donc, Julienne, comme tu as l'air triste, qu'est-il arrivé?

•

Julienne. Mademoiselle Hélène est tout en larmes : elle m'a dit qu'elle allait partir ; que M.^r le Chevalier devait vous demander votre consentement, et que je l'accompagnerais si vous le permettiez.

La Marquise. Qu'entends-je ; et d'où vient cette résolution ?

Julienne. Elle n'a rien voulu me dire. Elle pleure, elle se désole et dit qu'elle ne sera tranquille que lorsqu'elle sera hors d'ici.

Léonie. C'est singulier ; cette nuit, lorsque nous nous sommes séparées, elle avait l'air fort calme.

La Marquise. N'a-t-elle vu personne ce matin ?

Julienne. Non, Madame, si ce n'est pourtant, M.^r le Chevalier et M.^r de Kerlay, je crois, qui était venu ici pour attendre le notaire, et qui s'en est allé tout de suite, après avoir vu Mademoiselle.

La Marquise. Je comprends. — Va Julienne, tranquillise-la. Le Chevalier est sorti pour une affaire qui m'intéresse, il la verra à son retour ; en attendant dis-lui que je consens à son départ ; tu la suivras. (à part) Il vaut toujours mieux qu'elle s'éloigne ; car si ce que je suppose est vrai, ce ne serait pas agréable pour Léonie.

Léonie. Mais où va-t-elle ?

Julienne. En Bourgogne, chez une amie de sa mère.

Scène X.

Les mêmes, LE CHEVALIER, et LE VICOMTE.

(Julienne s'arrête pendant la première partie de cette scène, et sort ensuite).

Le Chevalier. Le voilà; je vous le mène.

Le Vicomte. Vous voyez Madame, le plus heureux des hommes; comment vous exprimer ma reconnaissance! Ma chère Léonie. (Il lui prend la main qu'il baise).

Julienne. Qu'entends-je?

La Marquise. Croyez, cher Vicomte, que si j'avais connu plus tôt les sentiments de ma fille, je ne me serais pas opposée à une union qui satisfait son cœur et nous honore en même temps.

Le Vicomte. Madame, quelle bonté!

Julienne. à part Courons vite avertir M.^{lle} Hélène; j'ai dans l'idée que cette nouvelle va la consoler. (elle sort)

Le Chevalier. à la Marquise, tandis que le Vicomte cause avec Léonie. J'avais quelque chose à vous dire pour Hélène; mais vous ne m'en avez pas donné le temps.

La Marquise. Je sais tout; Julienne m'a tout dit: je consens à son départ, je viens de le lui faire savoir. J'aurai bien du regret de la perdre; j'espère cependant qu'elle nous reviendra.

(Germain entre et dit:) Mad.^e d'Olcy et M.^r le Baron d'Espar font demander si Madame est visible.

La Marquise. Qu' ils entrent. (à part) Je suis bien aise de cette visite; le Vicomte engagé devant tout le monde, ne pourra se rétracter.

Germain. Bas au Chevalier M.^r de Kerlay est dans votre cabinet, il désire vour parler à l' instant.

Le Chevalier. J' y vais (Germain sort—Le Chevalier à part) Diable ! que vais-je lui dire; il vient sans doute me parler du contrat. (à la Marquise) M.^r de Kerlay est dans mon cabinet, que dois-je lui dire ?

La Marquise. Il doit avoir reçu une lettre de Léonie; tranquillisez-vous, il sait tout: croyez que vous n' aurez pas grand peine à le calmer : allez, ne le faites pas attendre.

Le Chevalier. à part Je ne reviens pas de tout ce qui se passe ici ce matin; ma belle-sœur à l' air de la Sybille. (il va pour sortir et rencontre Mad.^e d' Olcy et le Baron qui entrent).

Scène XI.

MAD.^e D' OLCY, LE BARON D' ESPAR, LA MARQUISE, LÉONIE, LE VICOMTE, et LE CHEVALIER qui sort, après avoir dit quelques mots à M.^r d' Olcy, qui s' arrête un instant.

M.^e d' Olcy. Quoi, Chevalier, je vous fais fuir !

Le Chevalier. Non, Madame, je reviens à l' instant.

M.^e d' Olcy. Eh bien , menez-nous votre aimable nièce ; j' en raffole de cette chère Hélène , et ce soir je donne un bal exprès pour elle; nous aurons le Prince.

Le Baron, Elle a dansé hier cette mazurka dans la perfection : mettez-moi à ses pieds. (Le Chevalier sort).

La Marquise. à M.^e d'Olczy qui s'avance. Bonjour, ma chère, que vous êtes aimable de venir me voir ! et ce matin surtout, vous arrivez bien à propos.

M.^e d'Olczy. Vous savez bien que je ne puis me passer de vous. (apercevant le Vicomte.) Oh le Vicomte est ici !

La Marquise. Oui, ma chère, et permettez-moi de vous le présenter en qualité de mon gendre.

M.^e d'Olczy. Comment ?

Le Vicomte. Oui, Madame — Madame la Marquise veut bien combler mes vœux.

Le Baron. Je te fais mon compliment, Vicomte, (avec un peu d'ironie.) mon compliment bien sincère. (se retournant vers Léonie) Mademoiselle. . . . (Il fait un profond salut, et dit à part) C'est à ne pas en revenir, la Marquise aura perdu l'esprit cette nuit.

M.^e d'Olczy. Tout bas au Baron. Que va devenir ce pauvre Rodolphe ; c'est assez désagréable pour lui. (à part à la Marquise) Je vous croyais d'autres vues.

La Marquise. Il est vrai, un moment ; cependant rien n'était encore arrêté ; M.^r de Céran préférerait le Vicomte, j'ai dû céder à ses désirs ; vous savez que les hommes qui sont dans les emplois ne peuvent souffrir ceux qui ne sont pas occupés : le Vicomte d'ailleurs a tout le

mérite nécessaire pour faire une carrière brillante.

M.^e d'Oley. Sans doute. (à part) Ces raisons-là ne me persuadent pas.

Scène XII.

LE CHEVALIER, HÉLÈNE, M.^r DE KERLAY,
les précédents.

La Marquise. (à M.^r de Kerlay) Je suis confuse, Monsieur, mais l'amour maternel est mon excuse, et vous qui savez si bien apprécier les sentiments du cœur, vous aurez pour moi quelque indulgence : d'ailleurs la délicatesse ne me permettait pas...

M.^r de Kerlay. Je suis reconnaissant de l'opinion que vous avez de mon caractère, Madame; vous avez agi avec loyauté : c'était bien me juger; croyez que l'amitié de nos deux familles ne sera pas altérée par ce changement; elle se resserrera peut-être encore d'avantage par l'estime réciproque qui doit résulter d'un procédé si franc et si loyal.

(Tout le monde se rapproche).

La Marquise. Je suis touchée de ces expressions de votre amitié, et je les accepte avec une profonde reconnaissance.

Le Baron. à M.^e d'Oley. Ce sont des scènes admirables, tout le monde est content : il faut donc

qu'il n'y ait que ce pauvre de Sassy à déplorer ; car au fond, je le crois sacrifié.

M.^e d' Olcy. au Baron Et Léonie donc ? la Marquise est devenue folle : sentimentale et romanesque ! qui l' eut cru !

La Marquise. à Hélène. Et vous, ma chère Hélène, on dit que vous voulez nous quitter ? — J' en suis vraiment désolée.

Léonie. Quoi, ma Cousine, et pourquoi ?

Hélène. Vous savez bien que je n' avais pas l' intention de rester à Paris.

Léonie. Sans doute, mais nous quitter si tôt ; où allez vous donc ?

La Marquise. Ne vous l' ai-je pas dit ? — en Bourgogne, chez une amie de sa mère.

Le Chevalier. Non, ma sœur, en Bretagne: elle y a encore quelques affaires ; c' est moi qui l' accompagne, et j' espère que M.^r de Kerlay voudra bien nous servir d' escorte.

La Marquise. Ah ! . . . (avec étonnement).

M.^r de Kerlay. Si Mademoiselle ne s' y oppose pas.

Hélène. Au contraire, Monsieur, je vous en prie ; je ne me croirai jamais plus en sûreté que sous votre protection.

M.^r de Kerlay. Mon bonheur sera de mériter cette confiance.

Léonie. à la Marquise. Que dois-je croire ? c' est singulier ; je ne m' en serais jamais doutée : mais c' est impossible ; Hélène est trop simple pour cela . . .

Le Baron. au Vicomte. Mon pauvre Vicomte il était temps ; si tu n'accourais la Marquise m'avait bien l'air de devoir rester sans gendre (à M.^e d'Oley). Je vous le disais bien ; le Vicomte n'est qu'un pis-aller : on a voulu congédier pour n'être pas congédié : il est sacrifié ce malheureux.

(Germain entre et dit) Un homme apporte cette lettre pour M.^r le Vicomte, il la dit très pressée.

Le Vicomte. Donnez.

M.^e d'Oley. Un cachet noir !

Le Baron. Possible !

M.^e d'Oley. Serait-ce mieux qu'un pis-aller ?

Le Vicomte. ouvre la lettre, lit tout bas, et dit ensuite : Dieu ! que m'annonce-t-on ? — Mon oncle n'est plus.

Le Chevalier. Quel évènement !

Le Vicomte. au Baron. Lis, mon cher ; j'éprouve une émotion ! . . .

Le Baron. prend la lettre et lit . « De Brest, aujourd' hui,
 « 18 à cinq heures du soir. M.^r de Sassy vo-
 « tre oncle est trépassé ce matin à 6 heures :
 « on m'a fait appeler de suite pour l'ouver-
 « ture du testament, et je me fais un devoir
 « de vous prévenir qu'il vous laisse héritier de
 « toute sa fortune ; la poste ne devant partir
 « qu'à minuit, je regrette de ne pas vous a-
 « voir envoyé un exprès, ce qui vous eut donné
 « la possibilité de me transmettre plus tôt vos
 « ordres ; mais dans le premier moment d'a-
 « gitation, je n'y ai pas pensé » .

M.^e d'Olcy. à part. Elle le savait !

Le Chevalier. à part. Je crains de comprendre.

Le Baron. Parfait ! (au Vicomte lui frappant sur l'épaule) Je te fais mon compliment ; te voilà maintenant dans une position superbe.

La Marquise. au Vicomte Le changement survenu dans votre fortune m'oblige à vous rendre votre parole ; je ne voudrais pas abuser de l'avantage que me donne un événement si imprévu.

Le Baron. à part Très bien, très bien.

La Marquise. Comptez que rien n'a été dit entre nous.

Léonie. Je me joins à ma mère, Monsieur.

Le Vicomte. Oh ! Mademoiselle, comment pouvez-vous croire ?... Ma nouvelle position ne peut altérer mes sentimens, et je suis heureux que ce changement de fortune, me rende encore plus digne de vous. (à la Marquise) Vous avez ma parole, Madame ; mon bonheur sera de la tenir. (à part) Cependant, mon notaire aurait bien pu m'envoyer un exprès.

M.^e d'Olcy. Pauvre Vicomte, comme le voilà pris !

Scène XIII.

JULIENNE, les précédents.

Julienne. portant un bouquet à la main et plusieurs cartes d'invitation. Le Prince Titikoff fait ses complimens

à Mad.^e Hélène et lui envoie ce bouquet , en lui faisant demander la permission de venir lui présenter ses hommages : voici aussi des cartes et des invitations.

Hélène. Il est fort heureux que je m'en aille, car je ne pourrais soutenir avec succès la vogue où m' a lancée la faveur du Prince. Tenez, M.^r de Kerlay, répondez pour moi. (Elle lui donne le bouquet et les cartes.)

Julienne. à Hélène Est-ce que je ne viens plus avec vous, Mademoiselle ?

Hélène. Je le voudrais bien , ma bonne Julienne , mais je ne puis t' enlever ainsi à ma tante.

La Marquise. Je comprends ce que vous dit Julienne, emmenez-la; elle ne m' est pas nécessaire pour le moment.

Julienne. Ah ! que je suis donc contente !

La Marquise. à part. Je suis bien aise de m'en débarrasser, cette fille a trop de pénétration pour une femme de chambre ; c' est fort importun.

M.^e d' Oley. à Hélène. Pourquoi donc nous quitter si tôt ; c' est nous laisser trop de regrets.

Le Baron. Donnez-nous encore quelques jours (regardant de Kerlay.) Je comprends qu' on ne peut demander davantage; mais ne privez pas tout-à-coup la société de l' astre brillant qui vient de lui apparaître.

Hélène. En m' éloignant , j' emporte la faveur du monde, en restant je risquerais de la perdre;